MONTÉVIDÉO 31

Magazine de la Communauté OHEL AVRAHAM

A.C.T.I. • Juin 2019/5779 • Numéro 45

69 MICHEL ANGE

PARIS 16 | AUTEUIL

UNE
NOUVELLE
ADRESSE
RÉSIDENTIELLE
**À L'ÉLÉGANCE
TRÈS
PARISIENNE**

ESPACE DE VENTE
67 boulevard Exelmans
75016 Paris

AU CŒUR DU VILLAGE D'AUTEUIL

Découvrez des appartements
du **studio au 7 pièces duplex**

- Au pied du métro, dans un quartier authentique
- Des appartements d'exception aux prestations soignées
- Balcons, terrasses, parkings et caves
- Des vues dégagées sur les toits de Paris*

Erisma
Groupe Sodes

paris16-erisma.fr

01 84 79 20 83

Erisma, société à responsabilité limitée au capital de 100.000 euros, immatriculée au RCS de Nanterre sous le numéro 801 785 072 - Siège social 69 avenue Pierre Grenier, 92100 Boulogne-Billancourt - Illustration non contractuelle à caractère d'ambiance - Architectes : Aurélien STEFAN et Bernard DURAND - Perspective : La Fabrique à Perspectives - Document et informations non contractuels - *Disponibles selon les appartements - Balcons et terrasses vendus non meublés - **GRENADINES** - 02/2019

SOMMAIRE

Le Mot du Rabbin
4 ■ Jacky Milewski

Le Mot du Président
5 ■ Marc Kogel

L'Édito du Rédacteur en chef
6 ■ Anthony Gribe

Actualités
7 ■ Activités récentes du talmud Torah
8 ■ Fête de Pourim du Talmud Torah
10 ■ Le Michté de Pourim
10 ■ Voyage à Budapest
11 ■ La distribution de la Tsedaka de Pessah
11 ■ La célébration de Yom Haatzmaout
12 ■ Yom Hashoah : un enfant pas comme les autres par Olivier Iteanu

Judaïsme
14 ■ Le Sanhédrin entre ciel et terre : régulateur de la transcendance par Charles Meyer
16 ■ Focus sur l'association Yad L'Isha par Marc Kogel
17 ■ Ouzbékistan, ce qui subsiste d'une communauté glorieuse : Boukhara par Jean-Jacques Wahl
19 ■ L'unité au cœur du don de la Torah par Anthony Gribe

Histoire
22 ■ Elie Wiesel, un grand théologien par Michaël de Saint-Cheron
28 ■ Les Juifs de Roumanie par Léon Borocin
32 ■ Le jour où la France a découvert Jérusalem « pour de vrai » par Patricia Levy

Humour
34 ■ La page d'Avidan par Avidan Kogel

Directeur de la publication : Marc Kogel
Rédacteur en chef : Anthony Gribe
Secrétaire de rédaction : Joëlle Dayan
Réalisation, régie et impression : SAB-Print
contact : Pascal Karsenti
01 30 25 25 57
Conception graphique : Mike Cohen

A.C.T.I.
31 rue Montevideo - 75116 Paris
Tél. 01 45 04 66 73
Fax 01 40 72 83 76
acti@montevideo31.com
www.montevideo31.com

« Il revient à chacun de vérifier si les prestations de cacherout proposées par les annonceurs sont conformes à ses propres exigences ».

« Souvenez-vous de la Torah de Moché »

par Jacky Milewski

Du ciel dans la terre !

Le Méchekh 'Hokhma (Rabbi Méir Sim'ha de Dwinsk sur Lev. 23, 10) explique que la Torah a formulé de nombreuses injonctions à l'adresse de l'agriculteur afin de lui éviter de ne regarder que la terre. Dans sa confrontation avec le sol qu'il laboure et travaille, l'homme de la terre n'oublie pas de regarder le ciel et autrui. Cette idée est particulièrement vraie pour le temps de la moisson, temps où l'homme arrache les épis de blé, se les approprie, s'assure de sa subsistance et de son commerce. En effet, le Méchekh 'Hokhma observe qu'une mitsva se présente à toutes les étapes de la moisson. Au début de la moisson, s'impose le commandement d'apporter au Temple la mesure d'un 'omer d'orge (le deuxième jour de Pessa'h) et les deux pains de blé (à Chavouot). Pendant la durée de la moisson, il est défendu, dans certaines configurations, de rechercher des épis qui seraient tombés. Il faut les laisser à la disponibilité des populations en difficulté. A la fin de la moisson, la Torah ordonne de ne pas moissonner le dernier coin du champ et de le laisser aussi pour les pauvres.

Le passage relatif à la fête de Chavouot est introduit par le texte relatif à l'offrande du 'omer qui suit la moisson et il est suivi par le texte relatif à la glanure et au coin du champ comme pour signifier que la Torah a vocation a accompagner chaque étape du processus de la vie pour y insuffler esprit et idéal, esprit religieux et idéal social, indéfectiblement liés.

Le Méchekh 'Hokhma (Lev 23, 22) poursuit en écrivant qu'il importe de mettre en lien Chavouot qui célèbre le don de la Torah avec les mitsvot agricoles à caractère social. En effet, l'expérience à démontré que sans émouna, sans croyance en D.ieu, l'homme peut devenir un être empli d'égoïsme et dénué de tout sentiment humain même s'il met en avant un projet social. Cela s'est déjà vu dans l'histoire. Des systèmes qui mettaient en avant le bien-être de l'homme, l'égalité, ont écrasé ces hommes qu'ils disaient défendre. C'est la émouna qui sauve le projet social car la émouna contraint l'homme à penser à autrui. ■

LE MOT DU PRÉSIDENT

par Marc Kogel

Chers amis,

En quoi sommes-nous concernés et que pouvons-nous apprendre ou dire après l'incendie qui a détruit la charpente, le toit et la flèche de la Cathédrale de Paris ?

Il convient de remarquer que l'ensemble des responsables communautaires juifs se sont exprimés sur le sujet et ont manifesté leurs sentiments devant la presse et les médias. Ils ont exprimé leur consternation et leur solidarité avec nos concitoyens en général et avec les représentants de l'Eglise catholique en particulier.

La construction de la Cathédrale de Paris s'est étendue sur près d'un siècle, autrement dit ceux qui ont été à l'origine de ce projet grandiose n'en ont pas vu l'aboutissement. C'est une œuvre collective et non la décision d'un roi ou d'un Etat. En effet quel souverain se lancerait dans une entreprise dont il ne verra pas l'achèvement ?

La construction de cette Cathédrale a été avant tout une œuvre religieuse - admirable et respectable - mais c'était d'abord une église, c'est à dire un lieu de culte avant d'être devenu, après la révolution française, un monument qui se visite. Aussi sa reconstruction constitue un processus très différent, puisque cette fois c'est l'Etat qui est aux commandes. Il faut se réjouir de l'effort financier qui a permis de recueillir les fonds nécessaires en seulement quelques jours. Ces élans collectifs sont porteurs de sens, d'émotions positives et illustrent les bienfaits du vivre-ensemble. Pour une fois, les français se retrouvent et se reconnaissent dans l'esprit des bâtisseurs de Cathédrales.

Le judaïsme n'offre pas d'équivalent aux Cathédrales, nous ne sommes pas des bâtisseurs de monuments et depuis la destruction du second temple, les lieux de prière, qui peuvent être de simples pièces dans des maisons anonymes, ont remplacé le Temple. En vérité, nous n'avons nul besoin de luxe, ni de construction grandiose pour prier. Notre besoin de transcendance et l'interdiction de représenter Dieu sous quelque forme que ce soit, s'accordent mal avec l'imagerie chrétienne catholique ou orthodoxe.Nous ne décorons pas ou très peu les synagogues qui sont généralement dépouillées. Il y a certes des synagogues «Cathédrales», dans les grandes villes d'Europe, mais elles ont été construites au XIXème siècle, à l'imitation des Cathédrales.

Si on cherche un équivalent juif aux Cathédrales, ce serait le Talmud, œuvre grandiose, dont l'élaboration s'est étendue sur plusieurs siècles. Œuvre aujourd'hui impérissable, car reproductible à l'infini et à l'abri des accidents de l'histoire. Au cours des siècles passés, le Talmud s'est diffusé d'abord sous forme de manuscrits, puis à partir de la fin du XVème siècle par des livres imprimés. Depuis son origine, il a été étudié non seulement par les plus savants des juifs, mais aussi par tous ceux qui étaient capables de le lire ou de suivre une traduction et une explication. Aujourd'hui le Talmud est dématérialisé, accessible depuis n'importe quel point du globe, transportable sur une clé USB ou consultable à partir d'une tablette voire d'un téléphone.

Aussi en observant les réactions des uns et des autres à l'incendie de la Cathédrale, je pense à cet autre incendie allumé sur la place de grève le 20 juin 1242, où 24 charrettes emplies de milliers de manuscrits hébreux, dont de nombreux exemplaires du Talmud, ont été brûlées de manière volontaire et sur l'ordre de Louis IX, suite à la controverse de Paris qui concernait les accusations portées par les chrétiens contre le Talmud, à l'instigation du Pape Grégoire IX.Et je pense à ce qu'ont pu être la sidération et la désolation des juifs témoins de cet autre incendie, allumé à quelques dizaines de mètres seulement, de la Cathédrale de Paris... Alors comme la grande majorité des français je suis triste de voir ce monument si atteint.Et je fais la différence entre un incendie accidentel et un brûlement volontaire.

Car nous sommes plus attachés aux livres qu'aux pierres, alors au moment où nous fêtons Chavouot et le don de la Torah, il me paraît important de réitérer notre engagement dans l'étude la Torah et de rappeler l'importance de la transmission notamment vis-à-vis des enfants. Engagement qui pour notre communauté, passe par un projet ambitieux d'amélioration de notre Talmud Torah dont vous trouverez le détail dans les pages de ce numéro et dont la mise en œuvre a commencé il y a quelques mois.

Hag Saméah ■

L'ÉDITO DU RÉDACTEUR EN CHEF

■ par Anthony Gribe

Chers amis,

Ce numéro de chavouot de notre journal est placé sous le sceau de l'ambition et de l'exigence intellectuelle. Depuis un an, nous avons fait le choix d'accorder une place majeure dans nos colonnes aux activités du Centre Culturel Edmond Weil. Sa dynamisation impulsée par l'équipe rassemblée autour de Janine Riveline méritait d'être relayée. Bien entendu, nous présentons un compte-rendu des derniers évènements marquants de notre vie communautaire : Michté de Pourim, Voyage à Budapest, distribution de la Tsedaka à Pessah, cérémonie de Yom Hashoah et célébration de Yom Haatzmaout.

Nous vous présentons également l'activité récente du Talmud Torah avec l'ambition renouvelée de faire du Talmud Torah de Montevideo un centre d'excellence, préparant les enfants non seulement à leur Bar/Bat Mitzva, mais également à leur insertion dans la vie communautaire.

Mais surtout, à l'occasion de Chavouot, fête placée par excellence sous le signe de l'étude, nous avons souhaité publier des articles à même de stimuler votre réflexion.

Charles Meyer, ancien Président de l'ACTI, nous rappelle ce qu'était réellement le Sanhédrin, et développe l'idée selon laquelle cette institution pourrait résoudre la problématique d'un Etat juif, non théocratique. Dans un article passionnant, Michaël de Saint-Cheron décrypte la personnalité de Elie Wiesel sous l'angle du théologien dans le dialogue que celui-ci entretenait avec le monde chrétien à travers ses échanges avec des personnalités comme François Mauriac et le cardinal Lustiger. Notre ami Léon Borocin revient sur l'histoire de sa communauté, les juifs de Roumanie, à travers plusieurs siècles de leur histoire.

Marc Kogel nous invite à réfléchir sur la situation des messourevet guet (« les prisonnières du guet »), l'un des problèmes épineux qui se posent aujourd'hui au judaïsme orthodoxe. Patricia Levy apporte un nouveau point de vue sur Jérusalem, écho aux articles publiés dans nos deux derniers numéros sur l'évolution de l'architecture de la ville.

Enfin, Jean-Jacques Wahl clôt son reportage sur son voyage en Ouzbékistan, par un dernier article consacré à Boukhara, où vivent encore 200 juifs, alors que Tel Aviv compte 150.000 boukhariotes.

J'espère que ces articles stimuleront votre réflexion et vous poussera à prendre la plume pour la partager avec nous dans un prochain article.

Hag Sameah ! ■

Activités récentes du Talmud Torah

En préparation de la fête de Pessah, les enfants du gan (petite classe) ont fabriqué des Matzot (non cacher pour Pessah) et ceux des autres classes ont participé à un mini-seder. Ils ont également pu rapporter à la maison une haggadah qu'ils ont eux-mêmes confectionné.

***

Peu après Pessah, le Talmud Torah a préparé la fête de Yom Haatzmaout, qui a été célébrée à la synagogue (rue Montevideo) le mercredi 8 mai à 20h, suivie d'un buffet israélien (rue Dufrenoy). Afin que les enfants participent activement à cette célébration, le Talmud Torah a organisé une session de préparation le dimanche 5 mai. Les élèves sont venus en classe habillés, comme si c'était déjà le jour de Yom Haatzmaout en bleu (pantalon, jupe) et en blanc (chemise/chemisier, pull, tee-shirt). Ce fut l'occasion pour les enfants d'affirmer leur engagement communautaire et leur solidarité avec l'Etat d'Israël.

***

Le samedi 22 juin, aura lieu le traditionnel chabbat du Talmud Torah à la Synagogue de la rue Montevideo. Quelques garçons liront des prières à haute voix, à côté du hazan et quelques filles prépareront un dvar Torah qui sera prononcé pendant le kiddouch, à la fin de l'office.

La haggadah de Pessah élaborée par les enfants

Confection des Matzot

Préparation du kiddouch

Entraînement à Ma Nichtana

Tefila

Préparation du seder sous l'oeil attentif du rabbin Milewski

Fête de Pourim du Talmud Torah

Les enfants du Talmud Torah ont participé à la célébration de la fête de Pourim en se déguisant. Vous noterez que leurs professeurs ont eux-mêmes souhaité partager ce moment (qui peut bien se cacher sous les traits menaçants de Darth Vador ?).

Nous adressons un grand bravo aux enfants et à leurs parents pour leur participation dans la bonne humeur et leur imagination.

ACTI

COMMUNAUTÉ OHEL AVRAHAM

Association du Culte Traditionnel Israelite

Le Talmud Torah de l'ACTI fait peau neuve

NOTRE MISSION : Faire un Talmud Torah d'excellence

NOS OBJECTIFS : Donner aux enfants une identité juive et citoyenne qui s'appuie sur des connaissances et sur le respect d'autrui

NOUVELLE DIRECTION : Marc Kogel, Hannah Ruimy (conseillère pédagogique), Judith Kogel

Nouveau Programme

- Enseignement de l'Ivrit dans toutes les classes
- Pédagogie active
- Cours de pré-Bar/Bat Mitzva
- Cours pour les post-Bar/Bat Mitzva
- Formation continue des professeurs
- Offre de cours aux parents
- Participation aux activités communautaires, Chabbat pleins

Inscriptions : juin 2019 | Rentrée : 8 septembre

Renseignements : 0145046673

Le Michté de Pourim

Notre communauté a renoué avec l'organisation du traditionnel michté de Pourim. Au menu : animations musicales, tours de magie, autour d'un excellent repas servi dans une atmosphère décontractée par les fidèles eux-mêmes.

Les participants ont unanimement salué cet événement. « Montevideo à son meilleur » pouvait-on entendre.

Nous espérons pouvoir renouveler ce type d'événements l'an prochain et attirer un public toujours plus nombreux dans un esprit de réelle simplicité.

Voyage à Budapest

Un grand merci à Sylvie Landau et à Kathy Chamma pour l'organisation parfaite de ce voyage à Budapest. Pendant près de 4 jours, accompagnés par la très talentueuse guide Agi Antal, nous avons visité les principaux quartiers de Budapest, assisté à un concert, admiré les lumières de la ville by night depuis un bateau sur le Danube et bien entendu visité les principales synagogues et les monuments dédiées aux victimes juives de la Shoah ainsi que la statue de Wallenberg.

La distribution de la Tsedaka de Pessah

Je me souviens, alors que je fréquentais les bancs de l'école Ariel, de ce flot de personnes qui faisaient la queue en bas de notre synagogue pour venir chercher de l'argent et des tickets de métro. L'image de ces piles de tickets posées sur le bureau derrière lequel se trouvait des personnes de la communauté m'a marqué.
35 ans plus tard, je me trouve derrière ce bureau à faire ce même geste de Tsedaka au nom de la communauté de Montevidéo.

Cette année, comme à notre habitude, nous avons réalisé grâce à votre générosité la distribution de la Tsedaka pour les fêtes de Pessah.
Nous avons servi 379 personnes dont 166 étaient inscrites dans les fichiers de l'ACTI.
Nous avons distribué 166 bons alimentaires de 30 euros et 545 bons de 20 euros soit la belle somme de 15880 euros.
Notre ami Gérard Levy a de son côté distribué pour 7500 euros de bons comme le faisait avec tant de bonté son regretté papa Monsieur Gilbert Levy Z"TL.
Je souhaite de tout cœur remercier Monsieur Patrick Kaplan pour son implication et sa persistance dans l'organisation et la mise en œuvre de ces deux intenses journées, il arrive à rendre «léger» et sympathique ce rendez-vous parfois éprouvant.
Merci à Gisèle Addi, Myriam Marburger, Colette Weingarten, Patrick Bernheim, Anthony Gribe, et Edmond Perez pour leur fidélité et leur aide.

Merci à notre cher Rabbin qui comme à chaque fois vient pour adresser à toutes les personnes présentes un message d'espérance et de Torah.

La prochaine distribution pour les fêtes de Tichri aura lieu le 17 et le 18 Septembre 2019.
Nous allons distribuer environ 10 000 euros de bons, nous comptons comme d'habitude sur votre générosité pour que cette action perdure et soit toujours une fierté pour notre communauté.

Hillel SEBAG

La célébration de Yom Haatzmaout

La célébration de Yom Haatzmaout est devenue une tradition pour notre communauté. Une semaine après le rappel des heures les plus sombres de l'histoire juive lors de Yom Hashoah, nous nous rassemblons pour fêter dans la joie la renaissance d'un Etat juif. Le rabbin Milewski a pris la parole pour rappeler que l'Etat d'Israël s'inscrit dans des frontières bibliques. M. Shapiro a entonné un « El Malé Rahamim » pour rappeler et honorer la mémoire de nos disparus, tombés pour la défense d'Israël. Notre ami, Marc Attali, ministre plénipotentiaire près l'ambassade d'Israël à Paris, nous a fait l'honneur d'intervenir en son nom. La cérémonie s'est achevée par la sonnerie du choffar par Daniel Marburger.

Enfin, nous tenons à remercier M. Serrero qui nous a permis de terminer la soirée autour du traditionnel buffet israélien alors que les enfants du Talmud Torah entonnaient Hatikva.

Un grand merci à tous !

Yom Hashoah : un enfant pas comme les autres

par Olivier Iteanu

Cette année, le 27 Nissan, jour de commémoration de Yom Hashoah décidé par la Knesset en 1953, prenait place le 1er Mai 2019 au soir. Une date difficile pour mobiliser nos fidèles et amis, dans un quartier de surcroît sous haute tension du fait des défilés des syndicats et gilets jaunes dans Paris. Et pourtant, notre Shul était pleine de monde pour, cette année encore, se rappeler, réfléchir à cet évènement terrible, se recueillir, et sortir plus fort encore. En mots d'accueil, étaient rappelés la mémoire de Jacqueline et Joseph Atlas, instaurateurs du Yom Hashoah au sein de notre Communauté. Elles sont en réalité peu nombreuses, les Communautés juives parisiennes qui commémorent aujourd'hui le Yom Hashoah. Un mot était également dit pour rappeler la mémoire de la dernière personne juive tuée parce que juive. Elle s'appelait Lori Gilbert-Kaye, son assassin est âgé de 19 ans, il se réclame du mouvement « supremacist » blanc. Ceci se passe le 27 avril 2019 aux Etats-Unis près de San Diego, en écho au terrible attentat de Pittsburgh, en octobre 2018, toujours au sein d'une Synagogue, qui avait fait 11 morts. Qui, il y a seulement cinq ans, aurait pu prédire que de tels évènements auraient pu se dérouler aux Etats-Unis, pays présenté comme un havre de paix pour les juifs ? Le Président Marc Kogel introduisait ensuite la cérémonie pour rappeler son importance pour notre Communauté et au passage rapportait une initiative née en Allemagne appelée « stolpersteine » qui consiste à encastrer devant le domicile des victimes des nazis, une petite pierre pour rappeler leur souvenir. Pourquoi Montevideo ne porterait-elle pas cette initiative à Paris ?

La Pologne, de 3,3 millions de juifs à 246.000

Conduits par Maxime Khaski, le responsable du Groupe local des éclaireurs israélites, les EI enchainaient ensuite des lectures des extraits d'ouvrages, en rapport avec l'histoire de notre témoin du jour. Ce fut d'abord, l'EI Dan Calvo avec un extrait de la « destruction des juifs d'Europe » de Raul Hilberg qui rappelait que les juifs en Pologne avant-guerre représentaient 3,3 millions d'âmes, pour tomber à 246.000 après-guerre. Puis, c'était à David Suissa, autre EI du groupe local de notre Communauté, de lire

un extrait de l'ouvrage récent de notre témoin, David Perlmutter, « une enfance à nulle autre pareille » (Les Editions Ovadia), sur le système de sélection régulièrement opéré par les nazis pour décider qui allait certainement mourir et

qui vivrait peut-être. Enfin, Tom Sarfaty, décrivait l'enfer du camp d'extermination de Treblinka, tiré de l'ouvrage de Gitta Sereny « Au fond des ténèbres » (Texto). C'est ensuite, notre témoin, David Perlmutter qui prit la parole. Né à Lodz en Pologne en 1937, fils unique d'un expert-comptable et d'une mère au foyer laïcs. Au moment du partage de la Pologne entre l'Allemagne nazie et l'URSS communiste, ses parents et lui quittaient la ville pour rejoindre le reste de la famille à Piotrkow. Là, ils allaient être pris au piège, enfermés dans le ghetto de la ville. En octobre 1942, les nazis décidaient de liquider le ghetto. Arraché à sa mère, celle-ci et la majeure partie de sa famille étaient envoyées à Treblinka où ils étaient assassinés. Dans des conditions qu'il dit encore aujourd'hui ne pas s'expliquer, il échappait quant à lui, à cette première sélection, pour être envoyé avec son père pour travailler en camp de concentration d'abord en Pologne puis en Allemagne au camp de Buchenwald, d'où il sera libéré en Avril 1945. Il avait alors 8 ans. Le témoignage bouleversant de David Perlmutter, rappelant qu'il avait vu son père une dernière fois trois jours avant la libération du camp, alors que, pour la première fois, celui-ci « n'avait pu lui donner un petit quelque chose » à manger comme il le faisait d'habitude, pour ne plus jamais le revoir, et découvrir quelques années plus tard, qu'il était mort « par terre » dans une ville allemande, a bouleversé l'assistance. Nous emporterons tous avec nous, la simplicité, la tranquillité et la force du propos, qui est surtout une leçon de vie pour nous tous. David Perlmutter s'est reconstruit, seul. Il est aujourd'hui mari, père et grand-père. Il est l'illustration à lui seul, de la victoire du peuple juif sur ses bourreaux, du bien sur le mal, de la supériorité de la vie sur la mort. Nous avons eu la chance de rencontrer en cette soirée, un Mensch.

L'allumage des bougies

C'est dans cette ambiance d'une grande émotion et en même temps d'une grande fierté, que Monsieur le Rabbin Milewski sut ensuite trouver les mots justes. La cérémonie entra ensuite dans sa seconde partie avec la lecture des noms des martyrs de notre communauté par Léa Benlolo et Eva Sebag, toutes deux 11 ans et respectivement filles de notre Chamash et d'Hillel Sebag, administrateur de notre Communauté. Les six bougies à la mémoire des six millions de juifs assassinés, étaient allumés par David Perlmutter et Ruben Gherchanoc, élève de 4ème au Collège Maïmonide, 13 ans et Bar Mitsva cette année passée au sein de notre Communauté. Puis ce fut au tour d'Antoine Grynberg et son fils Sacha, d'Alain Feingold et sa fille Taly, d'Anthony Gribe, le secrétaire général de notre Communauté et ses deux filles Ava-Gabrielle et Salomé, Patrice Raab et son fils Rafaël, Avraham, Yossef, Gérard Smolarski et son petit-fils Aïdan, d'allumer ensemble, l'enfant allumant la flamme et l'adulte le soutenant. La cérémonie se terminait comme à l'accoutumée, par El Male Rahamim chanté par notre Hazan Shmuel Shapiro, puis le Kaddich dit

à voix haute par toute l'assemblée en mémoire de toutes les victimes de la Shoah, notamment celles sans sépulture et sans aucune famille, pour qu'on ne les oublie jamais. Comme à l'accoutumée également, la cérémonie se terminait par la seule réponse éloquente que l'on peut apporter face à la barbarie nazie, une minute de silence. Au pot de l'amitié qui s'en suivait dans notre Centre Communautaire Edmond Weil, David Perlmutter dédicaçait son ouvrage paru en 2019 qui résumait la soirée par son titre : « une enfance à nulle autre pareille » (Editions Ovadia). Un livre que l'on peut trouver dans toutes les bonnes librairies de nos villes ou en ligne. L'an prochain, Yom Hashoah se tiendra le Lundi 20 avril 2020 après Min'ha.

Le Sanhédrin entre ciel et terre : régulateur de la transcendance

par Charles Meyer

Les enjeux de la problématique sont multiples : peut-on imaginer un sanhédrin redevenu le cœur des institutions du peuple juif? Quel peut être son rôle dans la confrontation de la loi éternelle aux réalités politiques, économiques et sociales de l'époque? Un Etat juif édifié selon les prescriptions de la Torah serait-il nécessairement une théocratie?

L'INSTITUTION HISTORIQUE

Le Sanhédrin a été un organisme juridictionnel et politique, en particulier sous l'occupation romaine, qui a continué de fonctionner postérieurement à la destruction du temple de Jérusalem et jusqu'au début du Ve siècle à Yavné.

Composé de 71 membres, il siégeait à Jérusalem dans l'enceinte du Temple. Nous ne considérons pas ici les juridictions composées de 23 membres, constituées dans chaque municipalité de plus de 120 familles.

Ce Sanhédrin, selon Maïmonide (cf. Hilkhoth Sanhedrin), réunissait des hommes de grande qualité morale et intellectuelle entre lesquels régnait une véritable démocratie, c'est-à-dire une discussion libre de toutes les opinions exprimées, conclue par une décision prise à la majorité. Selon une tradition formulée par une autorité rabbinique du XIXe siècle (Horovitz auteur de Schné louhoth habrit), la résidence de Dieu dans le monde (le Michkane) connaît 4 piliers institutionnalisés illustrés par les quatre lettres de ce mot : le Roi, le Juge, le Prêtre et le Prophète.

La royauté exerce le pouvoir exécutif, le juge une fonction juridictionnelle mais en outre une fonction de consultant de la royauté sur de nombreux sujets, alors que le prêtre porte la responsabilité du niveau spirituel du peuple, il gère la pureté et la culpabilité. Quand au prophète il est la conscience morale et politique de son temps. Selon Maïmonide, le Sanhédrin incarne l'expression ultime de la Torah orale, il est le pilier de l'enseignement et de lui jaillit la Halakha, c'est-à-dire la règle de conduite, le droit, pour tout Israël.

Cet organe de la société juive était responsable de l'organisation judiciaire, de l'onction d'un nouveau roi, du jugement d'une ville passée à l'idolâtrie, des chefs de tribu, des faux prophètes ainsi que du grand prêtre, du sage passé à l'idolâtrie. Le Sanhédrin avait également autorité sur toute question concernant l'extension géographique de la ville de Jérusalem. Il fixait le calendrier. Enfin, il exerçait une autre compétence d'une très grande importance politique : le roi ne pouvait engager aucune guerre de conquête sans l'autorisation du Sanhédrin. Cette énumération n'est pas exhaustive…

LE SANHÉDRIN EST-IL UNE INSTITUTION THÉOCRATIQUE ?

Nous nous trouvons ici face à une apparente contradiction. Dans la Torah (cette expression comprise au sens large inclut la tradition orale transmise de génération en génération), règne un principe contraignant et immuable pour les générations : la Torah vient du ciel (Min Hachamaim). Cette référence n'a rien de surprenant. Selon Salmond, jurisconsulte historien et philosophe britannique, « il y a dans chaque système de droit un principe supérieur (en anglais : ultimate) dont les autres dispositions dérivent. Avant toute considération d'une source de droit, il doit exister une loi qui l'établit, l'intronise et lui donne son autorité. C'est également l'opinion du professeur Villey, philosophe et historien du droit : « l'enseignement laïc fait silence sur un monde de textes en dehors desquels on ne comprend ni notre morale ni nos arts ni notre sens de l'histoire. Aujourd'hui, la Bible est bannie des facultés de droit et pourtant… » Dans le répertoire Dalloz de 1870, on trouve le texte suivant : « la législation religieuse morale et civile de Moïse restera un éternel chef-d'œuvre de profondeur et de sagesse. Tous les législateurs s'en sont inspirés. Il ne viendra jamais un temps où les sages auront le droit de la négliger. » Dans le droit chinois, et selon la tradition confucéenne, il existe également une référence à un décisionnaire ultime. En résumé, la transcendance dont Kant dit qu'elle dépasse toute expérience possible est consubstantielle à toute loi et dépasse un ordre de réalités déterminé. Elle suppose l'intervention d'un principe extérieur supérieur (Lalonde).

A l'opposé de ce principe selon lequel la Torah vient du ciel, le Deutéronome venu du ciel affirme que la Torah n'est pas dans le ciel, et impose clairement aux rabbins de chaque génération l'obligation d'adapter la loi, de la modifier en fonction des circonstances du temps. Cependant, cette fonction ne s'exerce pas dans l'anarchie intellectuelle qui résulterait d'une totale liberté : la tradition énumère 13 figures de rhétorique qui constituent la logique formelle de l'interprétation de la loi. Les autorités de chaque époque ont donc le pouvoir de dire le droit ; elles n'ont pas le pouvoir de rajouter ou de retrancher les lois à la Torah, mais en revanche un pouvoir considérable d'adaptation et de réglementation. Au cours de l'histoire, il est arrivé que les autorités du temps prennent des décisions clairement contraires à la Loi écrite.

Pour bien comprendre l'articulation du pouvoir donné aux maîtres d'une époque face à l'éternité de la loi et pour en com-

prendre la rationalité, pour comprendre que pour le judaïsme la référence ultime n'est pas mystique mais l'intelligence de l'homme, il faut mentionner cette règle constante à savoir, que le prophète, messager du divin, est exclu du processus législatif.

En quelque sorte, la Torah venue du ciel est actuellement sur terre : les hommes en sont les responsables.

Une discussion très intéressante est rapportée à la page 49 du traité Baba Metsia du Talmud babylonien. Rabbi Eliézer est opposé à Rabbi Yehochoua dans une controverse (sur une question qui ne présente pas d'intérêt pour notre sujet). Il apporte une abondante argumentation qui n'est pas acceptée et en désespoir de cause en appelle au Ciel pour que la survenance d'un miracle conforte sa thèse. Surviennent deux miracles puis une Voix du Ciel qui lui donne raison. Rabbi Yehochoua se lève alors et dit : « la Torah n'est pas dans le Ciel ». Le Talmud donne alors le sens de cette formule : la Torah a déjà été donnée au Sinaï ; nous n'avons pas à tenir compte de voix qui viennent du Ciel : au Sinaï nous avons appris qu'il fallait décider selon la majorité. Pour l'avenir, Rabbi Eliézer est définitivement et tragiquement disqualifié en raison de son erreur de méthodologie.

Il n'y a pas en vérité de contradiction entre l'origine divine de la Torah et le fait de son application qui est l'affaire des hommes. Ce propos est l'expression claire de la tradition la plus rigoureusement orthodoxe. Aussi, les données que nous venons de regrouper ont-elles un fil conducteur : il s'agit d'une piste pour concilier ou au moins réduire la tension entre le pragmatique qui conduit souvent à des comportements laxistes, et la fidélité rigoureuse et orthodoxe.

La liberté neuve, née de l'émancipation, des lumières de la société européenne et de la philosophie du XVIII[e] siècle, a donné aux Juifs la faculté de quitter la société juive : liberté grisante. L'orthodoxie décontenancée n'a pas à ce jour admis ni compris qu'une tradition n'est jamais et ne peut jamais être figée : la loi est évolutive, la Torah elle-même édicte ce principe.

Nous pensons fermement que le Sanhédrin, s'il existait, pourrait constituer le forum où se rencontreraient les diverses visions possibles sur le processus d'élaboration de la Halakha. Il serait aussi un lieu de créativité pour les problèmes nouveaux liés à l'évolution de notre temps, par exemple la numérisation de l'économie et du savoir, les progrès scientifiques et technologiques. Il pourrait également être une passerelle entre les différentes tendances qui se côtoient dans le judaïsme. Il fonctionnerait aussi comme régulateur des contestations et facteur d'unité. En somme, il pourrait s'agir d'un parlement à compétence universelle.

LE SANHÉDRIN PEUT-IL SERVIR DE MODELE À LA SOCIÉTÉ ISRAÉLIENNE ?

Si la démocratie est un régime politique dans lequel le peuple exerce sa souveraineté par le suffrage universel, c'est-à-dire si le pouvoir du nombre conditionne le contenu de la loi, alors le Sanhédrin ne correspond pas à ce modèle. En revanche, la société envisagée par le système Talmudique et rabbinique connaît une autre modalité de fonctionnement de la démocratie. Nous avons déjà mentionné la démocratie rigoureuse entre les savants (Talmidé Hachamim) au sein du Sanhédrin. Cette constatation doit être complétée pour donner tout son sens à la démocratie entre les savants. Les savants ne sont pas une caste élitiste. Le savant n'appartient pas à une catégorie socio-culturelle ou socio-professionnelle : l'enseignement et l'étude sont une obligation pour chaque juif qui a ainsi la vocation de devenir un savant.

Dans la structure politico-administrative telle que décrite par Maïmonide, selon Talmud, dans une ville de 120 habitants, 92 personnes constituent le Sanhédrin municipal et participent à la décision : il s'agit donc bien d'une participation démocratique, une autre modalité de la démocratie.

Rappelons également que la Bible donne des exemples où le peuple est sollicité. Notamment, Josué 24 versets 1 à 25, livres de Samuel I et II, à propos de l'intronisation des rois Saül et David, Ezra et Nehemia, au retour de l'exil de Babylone. Au XIII[e] siècle, un rabbin illustre vivant en Aragon, Abrabanel, commente ainsi la section choftim (dans le Deutéronome) : « il n'est pas impossible qu'il y ait dans le peuple de nombreux dirigeants se réunissant et s'accordant sur la conduite à tenir. Pourquoi leur direction ne serait-elle pas renouvelée d'année en année tous les 3 ans. »

Il apparaît donc, à travers ce survol, que le principe de la démocratie est fermement ancré dans la tradition juive. Se pose alors la question de la reconstitution du Sanhédrin. Cette question, sur le plan juridique halakhique, s'organise chez les décisionnaires autour de la possible ou de l'impossible renaissance de l'intronisation de nouveaux rabbins composant le Sanhédrin (renaissance de la smikha, l'ordination rabbinique). Cette question est en dehors de notre objet. Force est de constater que cette possibilité a déjà été mise en œuvre. Rabbi Jacob Berab, rabbin de Tlemcen, puis à Fez, puis à Safed en 1534, rassemble en 1538 vingt-cinq rabbins parmi les grandes autorités de son temps et notamment, pour ne citer que ceux-là parce qu'ils sont les plus illustres, Joseph Caro, compilateur et décisionnaire, auteur du Choulhan Aroukh, Alcheh, grand exégète et Haim Vital, grand cabaliste. Cette expérience n'a pas eu de grande suite. Elle signifie en tout cas que ces grandes autorités de la pensée juive et de la Halakha ont accepté l'idée d'une renaissance de la smikha, intronisation.

La renaissance du Sanhédrin est au cœur de la problématique de l'Etat juif, qui ne le sait pas encore, et de l'avenir du peuple juif dont il est une composante nécessaire. Il pourrait permettre de gérer le passé, la tradition, la fidélité face aux exigences du présent : le Sanhédrin pourrait être la mémoire du futur car dans les racines de l'institution et des lois qui l'organisent se trouvent inscrits les principes apparemment inconciliables entre le fait d'avoir les yeux rivés vers le ciel et de prendre en compte les exigences économiques, écologiques, politiques et sociales du temps. Le Ciel pourrait ainsi être respecté sans coercition théocratique…

Focus sur l'association

Yad L'Isha

par Marc Kogel

L'affaire dite du guet, qui a éclaté en France en 2014 et dont la grande presse s'est fait l'écho, a mis en évidence, la situation insupportable des femmes qui sont prisonnières d'un mari récalcitrant qui refuse de leur donner le guet. Et leur impuissance, en l'absence de succès des démarches exercées par les autorités rabbiniques, et on a vu dans cette affaire, qu'elles peuvent même être victimes d'un chantage financier.

Il est à noter que d'autres pays utilisent des moyens de pression bien plus forts, voire expéditifs, qui permettent à la femme de récupérer son guet dans nombre de cas (dénonciation publique du mari dans les journaux ou les media sociaux, mise au herem dans sa communauté, arrestation à l'arrivée en Israël...).

En Israël, l'association Yad L'Isha a été créée par des femmes orthodoxes pour venir en aide aux femmes qui vivent la situation dite de «messourevet guet» (prisonnière du guet).

Cette association fournit une aide aux femmes qui se trouvent en Israël dans cette situation. L'association propose l'assistance de femmes qui ont le statut de conseillères rabbiniques habilitées à intervenir sur des sujets concernant les femmes dans les tribunaux rabbiniques.

L'association fournit une hot-line, des conseils, une assistance juridique et financière. En effet, il n'est pas rare que le mari se sentant en position de force, exige pour donner le guet des avantages unilatéraux comme la garde exclusive des enfants ou des concessions financières dans le partage des biens, ou encore une forte somme d'argent, qui s'apparente à une rançon.

On imagine qu'en l'absence de soutien, de nombreuses femmes, seraient tentées de céder à ces formes de chantage pour pouvoir retrouver leur liberté, se remarier et avoir des enfants.

C'est pourquoi une association comme Yad L'Isha est précieuse, par les conseils, les encouragements et l'aide financière et juridique qu'elle peut apporter aux femmes concernées.

La situation en France s'est améliorée depuis 2014 et le Grand Rabbin de France Haïm Korchia a pris à cœur de régler les cas qui lui sont soumis. Mais il y a encore des cas de «messouravot guet» qui restent enchaînées trop longtemps à un mari qui parfois a refait sa vie ailleurs, et qui refuse de répondre aux convocations des tribunaux rabbiniques.

Par ailleurs, depuis quelques mois, la loi israélienne permet aux tribunaux rabbiniques israéliens de régler des problèmes de guet en coopération avec les tribunaux rabbiniques étrangers. Les tribunaux en Israël disposent d'une autorité coercitive à l'encontre des maris qui ne veulent pas donner le guet, car un tel refus relève du pénal.

Donc un mari sera empêché de venir en Israël, d'y faire des affaires ou de posséder des biens.

En Israël, on exerce des pressions morales et communautaires, alors qu'en France on peut continuer à être honoré dans sa communauté.

Les mentalités changent lentement; ainsi aux Etats-Unis, les hassidim de Gour viennent de mettre un mari récalcitrant en herem.

Yad L'Isha bénéficie du soutien d'autorités rabbiniques orthodoxes, dont celui du Rav Shlomoh Riskin, Grand Rabbin de la ville d'Efrat, qui milite depuis de nombreuses années pour la résolution halakhique du problème des agunot. Le Rav Riskin est partisan de la généralisation d'un accord prénuptial ; sujet qui divise le monde orthodoxe et qui dépasse le cadre de cet article. On pourra prendre connaissance de sa position exprimée il y a plusieurs décennies dans un article en anglais publié dans le magazine jewish review à l'occasion de la publication de son livre dont le titre est précisément «Yad L'Isha» :

http://thejewishreview.org/articles/?id=176

Ouzbekistan, ce qui subsiste d'une communauté glorieuse : Boukhara

par Jean-Jacques Wahl

La nouvelle synagogue

Dans la salle de restaurant de l'hôtel Lyabi

De toutes les communautés juives d'Ouzbékistan celle qui a eu le plus d'influence dans l'histoire du judaïsme est sans conteste celle de Boukhara. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Jérusalem connaissent l'existence de « Che'hounat Haboukarim » le quartier des Boukhariotes, l'un des premiers construit en dehors des murailles de la vieille ville, dans les dernières années du XIXème siècle.

Si le qualificatif de « boukhariote » tire son origine du nom de la ville il est par la suite devenu un terme générique qui s'est appliqué à d'autres communautés d'Asie centrale pour les différencier des ashkenazim qui s'étaient installés dans cette région.

La liturgie séculaire a perdu une part de sa spécificité pour emprunter le rituel sépharade mais les juifs locaux ont gardé un particularisme qui se traduit notamment par l'utilisation d'un dialecte vernaculaire : le judéo-tadjik qui appartient aux langues indo-iraniennes.

Nous sommes dans un pays où légende et recherche historique ont souvent tendance à se confondre. La chronique de la communauté n'y échappe pas.

Comme dans la plupart des communautés dont l'origine n'est attestée par aucun document fiable mais dont on ne peut nier l'ancienneté il est tentant de faire remonter son origine à l'exil de Babylone (6ème siècle av. J.-C.)

Ce qui est moins invraisemblable que ceux qui considèrent qu'elle pourrait dater de la dispersion des 10 tribus perdues.

Les premiers témoignages scripturaires datent du 13ème siècle et dès lors l'histoire de la communauté est mieux documentée laissant entendre que la vie quotidienne ne fut pas qu'un long fleuve tranquille. Vexations, brimades, sans parler des conversions forcées ne manquèrent pas, ce qui explique une alyah certes limitée mais qui débuta dès le milieu du 19ème siècle.

En 1867 la conquête russe et son gouvernement orthodoxe furent donc accueillis avec soulagement. Elle signifiait notamment l'abolition du statut de dhimmis qui régentait jusque là la situa-

Le patio d'une ancienne demeure juive reconvertie en hôtel

Couvre-chefs ougbèques adoptés aujourd'hui comme kipa boukhariote

La vieille synagogue

Enfants de Boukhara avec leur professeur vers 1905-1910

tion des juifs et entravait la possibilité d'exercer nombre de professions.

Sous le régime soviétique Boukhara fut probablement l'une des communautés qui réussit le mieux à maintenir un réseau d'éducation et des activités religieuses.

Aujourd'hui c'est une communauté de quelques deux cents personnes qui préserve ce qui peut l'être. Il faut souligner que la modeste présence juive est non seulement acceptée sans discrimination mais plutôt mise en valeur comme un atout touristique. Pour les nombreux israéliens qui s'y rendent mais également pour les groupes de touristes juifs et non-juifs venus du monde entier la visite de la synagogue est incluse dans la plupart des circuits. Nous venons d'évoquer la synagogue, en vérité il en demeurent deux qui proposent des offices quotidiens.

Situées toutes deux dans le quartier juif, l'une, dite la vielle synagogue se trouve en plein centre de la vielle ville tandis que l'autre, plus excentrée, perdue dans un labyrinthe de ruelles est beaucoup moins visitée mais n'est pas moins intéressante.

Comme il faut bien décider de la synagogue qu'on veut fréquenter et de celle où ne mettra jamais les pieds nous avons opté pour celle qui était la plus proche de notre hôtel. Une décision qui aura au moins permis le déroulement de l'office de chabath matin avec tout juste dix hommes, de rares locaux et le renfort de touristes israéliens, un américain et … un parisien ! Le sépher torah a donc été sorti de l'aron hakodech, entr'ouvert sur la téva mais le texte de la paracha a été lu dans son intégralité à partir d'un 'houmach en translitération russe ! De la nécessité de s'adapter à la situation.

Nostalgie d'une époque révolue Photos exposées dans la cours de la nouvelle synagogue

Le président cumule les fonctions, il accueille les fidèles, distribue les alyoth mais fait aussi office de rabbin au cours d'une longue dracha dont les subtilités nous ont échappées et conduit l'office en tant que 'hazan. C'est le trésorier qui doit être content !

Dans la salle, pas de siège individuel mais des tables recouvertes de nappes séparées par des bancs. Sur chaque table, le vendredi soir une petite théière, des tasses mais aussi une part de gâteau et des sucreries. Le chabath matin les théières individuelles sont remplacées par un doud (chauffe eau électrique). Un minhag à adopter à Ohel Avraham ?

La synagogue était proche de l'hôtel, ce qui n'était pas un hasard. En effet, le quartier juif aujourd'hui déserté par la majorité de ses habitants précédents, est devenu, de par sa situation, le centre de l'hôtellerie boukharienne. Les anciennes demeures des juifs aisés rachetées par des investisseurs étrangers sont transformées en hôtel-boutiques, les plus modestes en bed and breakfast. Pourtant le passé juif n'est pas occulté, à côté du Shalom inn, l'hôtel Lyabi (nom officiel du quartier) a rénové la salle de restaurant en y faisant figurer des versets bibliques en hébreu, tandis qu'on trouve exposé dans la salle du petit déjeuner d'un troisième établissement une menora qui côtoie d'autres objets représentatifs de l'artisanat local.

Des établissements avec un arôme de judaïsme mais si vous souhaitez déguster un plov cacher, le plat national, il vous faudra vous rendre en Israël où l'on estime dans la région de Tel Aviv, la population à 150 000 boukhariotes ou à New York, plus particulièrement dans le Queens où environ 50 000 membres fréquentent une quarantaine de synagogues et plusieurs restaurants qui préservent la tradition ancestrale.

L'unité au cœur du don de la Torah

par Anthony Gribe

Divers évènements récents au sein de notre communauté me poussent à prendre la plume alors que nous approchons de Chavouot. Il est bon de rappeler que la tradition juive insiste sur le fait que le don de la Torah a été permis parce qu'il régnait alors une complète unité au sein du peuple d'Israël.

Comme le rappelle la Torah (Chemot, 19, 1-2), « à la troisième néoménie depuis le départ des Israélites du pays d'Égypte, le jour même, ils arrivèrent au désert de Sinaï. Partis de Refidim, ils entrèrent dans le désert de Sinaï et y campèrent, Israël y campa en face de la montagne ». Le lecteur notera aisément le passage du pluriel (« ils arrivèrent ») au singulier (« Israël y campa »). Ainsi, lors du don de la Torah, le peuple d'Israël était un, solidaire et uni.

Cette unité, condition sine qua non pour recevoir la Torah, reflète le projet divin. Comme le rappelle le Sia'hYits'haq (Drouch Chabbat Hagadol), en route pour Haran, Yaakov s'arrêta pour dormir et utilisa douze pierres en guise d'oreiller. Pendant son sommeil, les pierres se sont agglomérées pour n'en former qu'une. Yaakov comprit alors qu'il aurait non seulement le mérite d'engendrer les douze tribus, mais surtout qu'il aurait le mérite de voir sa descendance maintenir son unité et sa solidarité. Le Che'hina ne saurait donc se manifester que lorsque règne le Chalom…

Encore faut-il comprendre ce que l'on veut dire par « Chalom ». En français, le mot qui vient à l'esprit pour le traduire, c'est « la paix ». La paix c'est « ne pas être en guerre ». La paix n'est donc pas porteuse de valeur en elle-même, elle n'est qu'un état de fait qui se définit par la négative (l'absence de conflit).

La vision juive du Chalom est très différente, et bien plus positive : il s'agit de regarder tous ensemble dans la même direction. Dans le désert, il s'agissait de créer une symbiose : parce que les israélites ne formaient plus qu'un, ils ont pu recevoir la Torah comme un seul homme (ou femme…), un seul cœur, une seule volonté…

Tout le projet divin est là, et bien résumé dans la prière du chabbat après-midi : « Tu es Un, Ton nom est Un ; Qui est un comme ton peuple d'Israël ? ». L'essence du peuple juif est là, toute simple : l'unité absolue.

Il serait bon que chaque lecteur taise ses petites récriminations personnelles pour essayer de se montrer à la hauteur de l'héritage du judaïsme. Il est toujours étonnant de voir à quel point les personnes se plaignant du manque d'esprit communautaire sont souvent les moins en phase dans leur comportement personnel avec le concept d'unité, pourtant au cœur du projet juif.

S.A.B Print
VENTE D'ESPACES PUBLICITAIRES

La Régie Publicitaire de Montévidéo 31 recherche
Commercial(e) expérimenté(e)

Contacter : **Pascal KARSENTI**

Tél. : 06 07 52 93 55 - 01 30 25 25 57
Email : direction@sab-print.com

FONDATION CASIP-COJASOR

« Les 3 clés d'un investissement rentable »

Ce pourrait être le titre d'un ouvrage grand public garantissant la méthode miracle pour faire fortune. On entend généralement derrière « investissement rentable » la perspective d'un gain matériel futur en contrepartie de l'immobilisation d'un capital financier pour une durée convenue. Mais pourrait-on envisager d'autres formes de gains ? L'argent n'est pas – de loin – le seul enjeu pour lequel on est prêt à offrir une partie de son capital : la gloire, le pouvoir, la miséricorde divine…

A travers les vicissitudes de l'Histoire, le peuple juif a appris l'importance d'un autre investissement : celui de la solidarité, de l'entraide. Parce qu'une communauté est plus forte qu'un individu, parce que la fortune acquise par une famille peut disparaître en une génération au gré de l'arbitraire politique, parce que la vraie richesse du peuple juif ne réside pas tant dans l'accumulation matérielle que dans sa progression morale, pour soi et pour le monde, nous comprenons que l'investissement social est en définitive le but ultime – et hélas, trop souvent méconnu – de notre investissement.

Revenons-en aux « 3 clés d'un investissement rentable ». Dans la perspective d'une solidarité forte pour une justice sociale qui n'oublie personne,voici trois éléments essentiels :

1) L'altruisme : répondre aux besoins de l'autre, non à la place des siens mais en même temps, tel est l'impératif initial de toute solidarité et, bien plus, de toute société. Le fait social débute à partir du moment où l'individu dépasse la frontière de ses besoins personnels et comprend que ceux-ci ne peuvent se réaliser qu'à travers l'autre. Le Rav Israël Salanter disait : « Les besoins matériels de mon prochain sont mes besoins spirituels ».

2) La confiance : l'acte de donner nécessite une confiance. Les associations et fondations, qui œuvrent avec expertise à organiser la solidarité, ont une obligation d'efficacité, de rigueur et de transparence pour concrétiser l'altruisme précédemment évoqué.

3) La transmission : la solidarité n'a de sens que si elle s'affine et s'épanouit de génération en génération. Toute régression est une abdication.Ilserait inconcevable que nous ou nos enfants renoncions, même partiellement, à l'héritage de nos Pères qui ont tant lutté pour nous le transmettre

Oui, la tâche est immense et la vie est brève. Comme tout investissement rentable, c'est sur le long terme qu'il faut le mesurer.A ce jeu, nous avons une force : nos ancêtres ont déjà thésaurisé cet impératif de solidarité pour nous. A notre tour de le faire fructifier par notre investissement… social !

Eric de ROTHSCHILD
Président

FLASH SPÉCIAL DÉDUCTION IFI

AVEC LA FONDATION CASIP-COJASOR

INVESTISSEZ DANS LA VIE !

ACTION SOCIALE
SERVICES POUR LES SENIORS
LIEUX D'ACCUEIL ET DE VIE
EMPLOI
SANTÉ
BOURSES ET PRÊTS
INSERTION
HÉBERGEMENT
INDEMNISATIONS DES SURVIVANTS DE LA SHOAH
PÔLE RESSOURCES HANDICAP

VOUS AVEZ QUELQUE CHOSE À DÉCLARER ?

Faites votre don avant le 4 juin 2019 et déduisez-le à 75% de votre IFI

VOUS N'ÊTES PAS ASSUJETTI À L'IFI ?
Déduisez votre don à 75%
de votre impôt sur le revenu
(66% au-delà de 546€)

CHEF D'ENTREPRISE ?
Déduisez votre don à 60%
de votre impôt sur les société
(dans la limite de 0,5 % du CA HT)

PAR INTERNET WWW.CASIP.FR
(site sécurisé Caisse d'épargne
reçu CERFA immédiat par e-mail

PAR CHÈQUE ADRESSÉ
8, rue de Pali-Kao 75020 Paris
(reçu par la poste
ou par e-mail sur demande)

PAR TÉLÉPHONE : 01 44 62 13 10

CASIP 1809 FONDATION CASIP-COJASOR

« Elie Wiesel, un grand théologien »

par Michaël de Saint-Cheron

Les rapports d'Elie Wiesel avec le christianisme et les chrétiens furent tout à la fois riches et souvent douloureux, mais comment en serait-il autrement ? Son enfance puis son adolescence se sont passées dans un shtetl où il y avait à coup sûr plus de synagogues que d'églises orthodoxes et catholiques confondues, puisque chaque communauté, chaque yéshiva, école talmudique, avait sa propre synagogue. Dans ce monde chrétien d'Europe orientale, les liens entre juifs et chrétiens étaient inexistants et uniquement dans l'hostilité d'un côté et dans la crainte de l'autre mais il arrivait malgré tout que les rapports humains modifient cet a priori séculaire et néfaste, quand il n'était tragique. Ce qui prédominait c'était avant tout l'ignorance de l'autre, l'enseignement du mépris chrétien auquel répondait l'hostilité et la crainte des juifs. Dès l'enfance, Eliezer savait qu'il fallait traverser la rue quand il passait sur le trottoir de l'église car des rumeurs d'enlèvement d'enfants juifs courraient dans les shtetl. Ceci dit, l'image positive des chrétiens, Eliezer l'eut à l'époque de la guerre, je veux dire après l'arrivée des nazis en Hongrie et dans les Carpates à partir du printemps 1944. En effet, la femme de ménage des Wiesel, Maria, orthodoxe, avait voulu cacher chez elle Eliezer et ses sœurs, mais ce sont ses parents qui ont préféré rester unis face à l'angoisse du ghetto et des premiers convois pour l'inconnu. L'idée meurtrière et si naïve selon laquelle il ne fallait pas disloquer les familles, détruit combien de centaines de milliers de vie d'enfants et d'adolescents ? Au camp, à Birkenau sans doute pas, mais à Buna et naturellement à Buchenwald, Eliezer croisa le chemin de chrétiens, mais il n'en parla jamais. Seuls parmi tous, les Juifs étaient dans des baraques et des commandos réservés. Puis à la fin, ce sont les communistes de Buchenwald qui l'ont sauvé, lui et ses camarades de la baraque des enfants juifs rescapés d'Auschwitz-Birkenau.

Puis au retour de l'enfer, là encore, Eliezer n'était entouré que de juifs dans les maisons de l'OSE. C'est quand il se mit à entreprendre ses études et avait quitté les maisons, qu'il dut rencontrer des chrétiens mais là encore pas une trace dans ses écrits. Sa rencontre originelle avec un chrétien militant, si l'on peut dire, fut sa rencontre en 1955 avec François Mauriac (1885-1970). Même ses premiers éditeurs furent juifs. Son premier guide vers la philosophie et la littérature françaises classiques, François Wahl, juif déjudaïsé, l'a initié à la pensée chrétienne ou issue du christianisme, si l'on pense à Montaigne ou aux dramaturges du XVIIe siècle.

Mauriac fut une rencontre radicalement neuve pour notre écrivain en devenir, qui n'avait écrit que des textes en yiddish sur des questions mystiques et qui allait commencer l'écriture d'Un di velt hot geshwign – Et le monde se taisait, la version originelle de La nuit. Le prix Nobel de littérature, de plus Immortel, incarnait alors le courant catholique de la littérature française depuis la mort de Bernanos. L'adoubement du jeune apatride, journaliste pour le quotidien israélien Yediot Ahronot, lui offrait pour la première fois une place parmi les grands – ce dont Eliezer devenu Elie Wiesel, a toujours, consciemment ou non, rêvé. Lui, l'enfant mystique de Sighet, le jeune hassid, qui se revendiqua toute sa vie disciple du Rabbi de Wizhnitz, l'ami de son grand-père Dodie Feig, recevant le parrainage de François Mauriac pour publier son premier livre sur la déportation, commençait là un long dialogue avec le christianisme. Tout semblait pourtant opposer les deux hommes, l'écrivain catholique français et le jeune journaliste juif originaire des Carpates : leur tradition respective, le déchirement de l'âme, de la foi, de la conscience, depuis sa première nuit de camp, pour l'un, le mysticisme christocentrique pour le second, lié à une autre forme de déchirement de l'âme. Mais un autre point allait raidir l'attitude de Wiesel, ce fut la lecture déchirée de l'Holocauste nazi, comme on disait à l'époque, de Mauriac, à l'aune ou aux prises avec la croix de Jésus-Christ. Lecture christocentrique doublée d'une vision quelque peu faussée de Wiesel dans sa façon qu'il aurait eue de prendre sur lui, d'incarner pour ainsi dire, la Shoah. Du Wiesel rescapé, qui faisait figure aussi de quasi-ressuscité aux yeux de l'écrivain catholique. Une sorte de Christ moderne. Il le voyait comme un mystique juif « ayant du Christ une connaissance très singulière. Il l'imagine sous des phylactères, comme l'a vu Chagall, fils de la synagogue, Juif pieux et soumis à la Loi et qui ne serait pas mort, parce qu'étant hommeil s'était fait Dieu. Elie Wiesel se tient sur les confins des deux Testaments. C'est de la race des Jean-Baptiste.[1] »

Sauf que l'intéressé ne s'est jamais vu lui-même ni comme de la race des Jean-Baptiste ni comme s'interrogeant sur Jésus qui ne serait jamais mort s'étant fait Dieu. Lorsque nous en parlions, Elie me disait avec toute l'amitié, le respect ou encore la gratitude qu'il portait à Mauriac : « Je respecte les chrétiens qui sont attachés au Nouveau Testament, s'ils respectent mon attachement à notre Bible, au ***Tanakh***.[2] »

On peut dire que les différences théologiques étaient trop importantes entre les deux hommes pour que Mauriac comprît tout à fait d'où venait Wiesel et qui il était au plus profond. Pourtant, il comprit La nuit comme peu d'autres, avec sa foi propre, et défendit le livre avec opiniâtreté.Dire cela c'est aussi considérer la propre foi agonique de Mauriac – comme le fut celle d'un Miguel de Unamuno, l'auteur de L'Agonie du christianisme.

La reconnaissance de Wiesel dépasse le seul aspect éditorial, pour fondamental qu'il soit. Il écrit ceci de Mauriac dans Un Juif aujourd'hui :

« Il savait que mon récit lui serait une blessure, qu'il allait offenser certains de ses dogmes et les remettre en question; il ne pouvait pas ne pas le deviner. Cela ne le fit pas reculer, au contraire. En me poussant à écrire, il fit un acte de foi en l'écriture pour prouver peut-être que le dépassement est possible pour des hommes qui n'ont rien en commun, pas même la souffrance.

[...] Je n'oublierai jamais cette première rencontre[3].»

Une blessure à cause de cette mise en agonie de sa propre foi mystique d'avant cette nuit-là, blessure à cause de la mise en accusation de Dieu que nous Juifs, nommons ***ha Kaddosh baroukh hou***, le Saint béni soit-Il… Une blessure encore à cause de la mort, voire, du suicide de ce Dieu dans les chambres à gaz, comme le dit clairement avec tant de violence Levinas, que hurle aussi toute la poésie de Paul Celan « comme s'il avait rompu l'Alliance[4] » dira tragiquement le philosophe en 1986, sans que l'on puisse rien répondre à ce comme si destinal, effroyable, qui interdit toute réponse, sans que l'on puisse rien lui opposer…

Sans doute nous faut-il remonter à la préface de Mauriac pour comprendre son propre déchirement à la lecture du manuscrit :

« L'enfant qui nous raconte ici son histoire était un élu de Dieu. Il ne vivait que pour son Dieu, nourri du Talmud, ambitieux d'être initié à la Kabbale, voué à l'Eternel. Avions-nous jamais pensé à cette conséquence d'une horreur moins visible, moins frappante que d'autres abominations, - la pire de toutes, pour nous qui possédons la foi : la mort de Dieu dans cette âme d'enfant qui découvre d'un seul coup le mal absolu[5] ? »

Arrêtons-nous un instant ici. Mauriac ne dit-il pas là quelque chose d'incroyable, que la pire horreur n'est pas l'extermination de tout un peuple en soi, n'est pas la Shoah en soi, mais « la mort de Dieu dans une âme d'enfant » ?

Puis Mauriac cite le passage emblématique sur la première nuit de camp : « Jamais je n'oublierai cette nuit, la première nuit de camp qui a fait de ma vie une nuit longue et sept fois verrouillée… »

Je compris alors ce que j'avais aimé dès l'abord dans le jeune Israélien : ce regard d'un Lazare ressuscité, et pourtant toujours prisonnier des sombres bords où il erra, trébuchant sur des cadavres déshonorés. Pour lui le cri de Nietzche exprimait une réalité presque physique : Dieu est mort, le Dieu d'amour, de douceur et de consolation, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob s'est à jamais dissipé, sous le regard de cet enfant, dans la fumée de l' holocauste humain exigé par la Race, la plus goulue de toutes les idoles. Et cette mort, chez combien de Juifs pieux ne s'est-elle pas accomplie? Le jour horrible, entre ces jours horribles, où l'enfant assista à la pendaison (oui!) d'un autre enfant qui avait, nous dit-il le visage d'un ange malheureux, il entendit quelqu'un derrière lui gémir : « Où est Dieu ? Où est-il? Où donc est Dieu ? et en moi une voix lui répondait : Où il est ? Le voici - il est pendu ici à cette potence. »

Le cardinal Lustiger aussi en parla, mais parmi tous les théologiens, celui qui reçut le don d'en parler comme aucun autre, est à coup sûr, à mon sens, le théologien allemand Johann-Baptist Metz, né la même année qu'Elie.

" Qui exactement a le droit de donner la réponse ici indiquée à la question de Dieu " où est Dieu ? - Le voici. Il est pendu ici, à cette potence " ?

Qui, si une réponse est possible, peut dire cela ? Je pense que n'a le droit de dire cela que le juif menacé de mort à Auschwitz avec tous les enfants, lui seul. [...] Ne peut l'entreprendre, si elle est tout simplement possible, que le juif lui-même dans cet enfer " où Dieu et l'homme pleins d'épouvante se regardent dans les yeux " (Elie Wiesel). Lui seul, à mon avis, peut parler ici d'un " Dieu à la potence ", non pas nous chrétiens en dehors d'Auschwitz, nous qui avons envoyé le juif, d'une façon ou d'une autre, dans une telle situation de désespoir ou qui l'y avons laissé. Ici, il n'y a pour moi aucun " sens " que nous pourrions attester sans les juifs. Ici, nous sommes, sans les juifs dans l'enfer d'Auschwitz, condamnés au non-sens, à l'athéisme[6] ".

Qui a été aussi loin que Johann Baptist Metz ? Ce qu'il comprit, François Mauriac ne pût sans doute pas le ressentir avec une aussi grande acuité, malgré sa générosité de cœur et d'esprit.Que l'on ne s'y méprenne pas. Nous ne pouvons pas ramener le «Dieu à la potence» dont parle Elie Wiesel, avec le " Dieu est mort " de Nietzsche et des athées. Non, la foi d'Elie Wiesel était enracinée dans la parole de Rabbi Na'hman de Bratslav : " Il n'y a de foi entière qu'une foi brisée ".

C'est ici que, dans notre analyse scripturaire sur la mort de Dieu - ou son retrait (son Tsimtsoum disent les cabalistes) dans les camps de la mort - et suite à la vision que Wiesel en rapporte dans La nuit, intervient notre maître Emmanuel Levinas, qui eut, nous l'avons souvent dit, l'une des paroles les plus audacieuses sur Dieu après Auschwitz dans un discours qui brise toute rhétorique. Comme si à un certain moment la rhétorique se brisait sur une réalité qui l'excédait absolument, comme elle excède toute pensée, toute tentative de rationaliser ou de théologiserà partir d'elle. Nous disons avec le philosophe de Totalité et infini qu' « après Auschwitz, il n'y a plus de sermon possible ».

« Question ultime : peut-on demeurer juif devant un Dieu qui rompt l'alliance, qui cesse de répondre, qui refuse le recours, qui vous laisse mourir, comme s'il vous avait abandonné ? Ne prend-on pas à la légère, en restant juif, le désespoir – et peut-être les doutes – de ceux qui allaient mourir[7] ? »

La fin de la préface de Mauriac répond sur un tout petit point à l'idée qu'il n'y a plus de sermon audible – que le message néo-testamentaire est devenu inaudible pour des oreilles juives :

« Nous ne connaissons pas le prix d'une seule goutte de sang, d'une seule larme. Tout est grâce. Si l'Éternel est l'Éternel le dernier mot pour chacun de nous lui appartient. Voilà ce que j'aurais dû dire à l'enfant juif. Mais je n'ai pu que l'embrasser en pleurant. »

Le « Tout est grâce » reste toutefois à la limite de l'audible dans le contexte de l'horreur absolue, du Mal absolu… Le jour de Rosh Hashana à Buna, Wiesel raconte ce qu'il vécut au moment de la Téfila, la prière du Shemoné Esré, au cœur de l'office du matin. Il faut l'entendre, il faut le lire.

« Qui es-Tu, mon Dieu, pensais-je avec colère, comparée à cette masse endolorie qui vient Te crier sa foi, sa colère, sa révolte ? Que signifie Ta grandeur, maître de l'Univers, en face de cette décomposition et de cette pourriture ? Pourquoi encore troubler leurs esprits malades, leurs corps infirmes ? »

Bénissez l'Éternel ...

La voix de l'officiant venait de se faire entendre. Je crus d'abord que c'était le vent.

- Béni soit le nom de l'Eternel !

Des milliers de bouches répétaient la bénédiction, se prosternaient comme des arbres dansla tempête.

Béni soit le nom de l'Éternel !

Pourquoi, mais pourquoi Le bénirais-je ?

Toutes mes fibres se révoltaient. Parce qu'Il avait fait brûler des milliers d'enfants dans ses fosses ? Parce qu'Il faisait fonctionner six crématoires jour et nuit les jours de Shabbat et les

jours de fête? Parce que dans Sa grande puissance Il avait créé Auschwitz, Birkenau, Buna et tant d'usines de la mort? Comment Lui dirais-je : « Béni sois-Tu, l'Éternel, Maître de l'Univers, qui nous a élus parmi les peuples pour être torturés jour et nuit, pour voir nos pères, nos mères, nos frères finir au crématoire? Loué soit Ton Saint Nom, Toi qui nous as choisis pour être égorgés sur Ton autel? »

[…]

Et moi, le mystique de jadis, je pensais : « Oui, l'homme est plus fort, plus grand que Dieu. Lorsque Tu fus déçu par Adam et Ève, Tu les chassas du paradis. Lorsque la génération de Noé Te déplut, Tu fis venir le Déluge. Lorsque Sodome ne trouva plus grâce à Tes yeux, Tu fis pleuvoir du ciel le feu et le soufre. Mais ces hommes-ci que Tu as trompés, que Tu as laissés torturer, égorger, gazer, calciner, que font-ils ? Ils prient devant Toi! Ils louent Ton nom ![8] »

Après avoir vécu cela, toute foi qui continuerait comme si de rien n'était se ment à elle-même et ment aux autres… Pour ma part, je dirais que ce sont les lignes théologiques les plus magistrales de Wiesel dans La nuit. Tout est là. Tout est dit. Pas un mot ne manque. La voici devenue à jamais une foi agonique, traumatisée, qui lutte et sombre dans la désespérance totale. C'est cela la vraie, la seule foi audible de nos jours. Toutes les autres « se la racontent » comme diraient nos enfants. En cela, Wiesel est un maître. Il a vu ce que Jean de la Croix ou Thérèse d'Avila ne pouvaient tout simplement pas imaginer dans leur cauchemars les plus fous, dans leurs nuits obscures les plus angoissantes.

Jean-Marie Lustiger a bien entendu et compris cela avec sa foi propre et dans son dialogue télévisé avec son ami et frère Elie, revenant à l'épisode de la pendaison, il disait ceci :

« Il m'a semblé qu'il fallait dire clairement que cette expérience du silence de Dieu, était une expérience de la foi elle-même. Quand la foi est obscure ou qu'elle est broyée, c'est encore la foi. Croire en Dieu, c'est aussi entendre qu'Il ne répond plus. »

Et si au lieu de dire expérience, on disait l'épreuve de la foi, ce serait plus juste. Voilà ce que Elie Wiesel a apporté d'infiniment précieux à son dialogue avec les chrétiens mais de manière plus universelle, dans son dialogue avec tout être croyant, tout être porté vers une transcendance.

Mais venons-en au dialogue théologique avec Jean-Marie Lustiger. Au lendemain de la publication du Choix de Dieu, livre à trois voix avec Jean-Louis Missika et Dominique Wolton, Elie publia dans Le Monde un long texte d'analyse où il critiquait sur le fond l'idée que l'on puisse être à la fois juif et chrétien. Me trouvant à New York chez Wiesel, quelques jours plus tard, pour y travailler à notre livre ***Le Mal et l'exil*** [9], je l'interrogeais sur une question qui revient souvent sous la plume ou dans la bouche du père Lustiger, qui répond à la question évidente de Jean-Louis Missika, lui demandant si Dieu avait abandonné son peuple pendant la Shoah. Voici sa réponse stupéfiante à mes oreilles et surtout à celles d'Elie : « Non. Sauf que c'est une réponse insupportable. Et je ne la supporte qu'en la voyant dans le mystère du Messie souffrant et de sa compassion. »

Pour bien situer l'opposition, il nous faut remonter à un entretien que l'archevêque de Paris donna à Ben Porat et Dov Judkowski – l'ancien rédacteur en chef de Yédioth Ahronoth, celui qui engagea en 1948 Wiesel – en 1982. Évoquant donc les Juifs morts, Lustiger leur dit :

« Je pense que quelque part ceux-ci appartiennent à la souffrance du Messie. Mais seul Dieu peut le dire, pas moi. Et que, un jour, ceux qui les ont persécutés reconnaîtront que c'est grâce à eux que nous sommes sauvés. »

Nous savons que pour Wiesel, il n'y a pas de réponse. Lorsque je le mis en face du texte, il me répondit :

« … Inacceptable pour moi… […] La venue du Messie lui-même n'apporterait pas forcément une réponse à cette souffrance immense et injustifiable. Alors, dire maintenant que la réponse c'est le Messie souffrant ! Non, pour moi Auschwitz demeure une question[10]. »

D'un seul coup, on voit la Passion des Juifs être assimilée, confondue presque avec ce que représente pour les chrétiens la Passion de Jésus. Passion rédemptrice qui ne tient aucunement compte du « désespoir et peut-être des doutes – de ceux qui allaient mourir ». Pour Elie, une chose est certaine et imparable, rendant tout supposé mystère de la Rédemption caduc, c'est la certitude que « même si le Messie venait demain, il ne pourrait pas rédimer l'agonie ni la mort d'un million et demi d'enfants juifs[11] » - ou d'enfants tout simplement.

Je ne veux pas avoir dérangé Levinas dans son éternité sans revenir à lui, car il a dit des choses capitales, qui vont plus loin même que certaines paroles de Wiesel déjà citées. (Je mets à part celles de La nuit à propos de l'impossible prière de Rosh Hashana à Buna.)

Levinas avait cette hauteur, cette intelligence, cette « aperception fondamentale » de philosophe, de phénoménologue, d'homme de foi et de conviction, qui lui permettait d'être lucide dès qu'il s'agissait de formuler n'importe quelle espèce de réflexion sur le divin :

« Un certain Dieu et une certaine façon de penser Dieu, telle qu'elle est propre aux instances religieuses positives, a certainement pris fin. Mais ce qui compte pour le divin c'est autre chose que sa force et son omnipuissance. Je ne les nie pas mais je questionne.

La négation de Dieu par Nietzsche a été confirmée par le XXe siècle ; le Dieu de la promesse, le Dieu donnant, le Dieu comme substance – tout cela ne peut être maintenu, bien entendu. Mais le fait premier, le miracle du miracle consiste en ceci qu'un homme puisse avoir un sens pour un autre homme[12]. »

Puis Levinas ne craint pas d'affirmer à son interlocuteur soucieux de savoir si le Dieu de Nietzsche « est donc le Dieu dont la pensée passait par les voies du nihilisme » :

« Ce Dieu a encore une voix. Il parle avec une voix muette, et cette parole est écoutée. Mais ce Dieu est le Dieu mort de Nietzsche. Il s'est suicidé à Auschwitz. Cependant l'autre Dieu qui ne peut pas être prouvé statistiquement et qui seul figure en tant que fait de l'humanité, c'est une protestation contre Auschwitz. Et ce Dieu apparaît dans le visage de l'autre. »

Mais il y a un mot de notre maître Levinas que nous ne pouvons taire hic et nunc. Il évoqua dans un texte à la fois terrible mais ouvert sur une éthique d'espoir, l'année 1941 en ces termes :

« 1941! – trou dans l'histoire – année où tous les dieux visibles nous avaient quittés, où dieu est véritablement mort ou retourné à son irrévélation[13].»

Il est clair ici pour lui – et pas seulement pour lui – que l'on doit parler avec franchise intellectuelle – sinon les mots ne veulent plus rien dire – du moment où « dieu est véritablement mort ou retourné à son irrévélation ».

Revenons à partir d'ici au dialogue télévisé Lustiger-Wiesel. J'y trouve quatre moment capitaux. Le premier est quand le cardinal dit de son frère juif, qu'il est « l'un des grands théologiens

de notre temps. » C'est même tout l'enjeu de notre discours que de montrer qu'il le fut effectivement. Allant plus loin encore, il me paraît clair que ce qu'il a dit sur le silence et l'absence de Dieu et sur la supériorité de l'homme vis-à-vis du divin, et sur le procès qu'il faut intenter à Dieu, à son silence, devrait être envers et contre tout, repris par les rabbins comme par les prêtres et pourquoi pas par les imam, mais cela est encore une autre question. C'est exactement ce que dit le père Johann-Baptist Metz et on ne l'a pas entendu comme on n'a pas entendu Lustiger comme on a pris Wiesel pour un poète. Alors que la théologie d'aujourd'hui ou bien elle prend au sérieux une telle parole sur le divin, ou bien elle se sclérose et s'amuït et ne parle plus qu'à ceux qui ne veulent surtout pas se poser ce genre de questions qui risquerait de réduire en cendres leur pauvre foi. C'est que leur foi est déjà en cendres. La seule foi qui vaille est peut-être justement cette foi agonique, traumatique, toujours au bord du précipice et de la mise en cause de l'absurdité de la confiance aveugle en un Être incréé que nous nommons Dieu, God, Gott, Elohim, Adonaï, Allah, que sais-je encore… Ce sont les premières lignes de Et le monde se taisait, le livre source.

Au commencement fut la foi, puérile; et la confiance, vaine; et l'illusion, dangereuse. Nous croyions en Dieu, avions confiance en l'homme et vivions dans l'illusion que, en chacun de nous, est déposée une étincelle sacrée de la flamme de la Shekhina, que chacun de nous porte, dans ses yeux et en son Âme, un reflet de l'image de Dieu. Ce fut la source sinon la cause de tous nos malheurs[14].

Le deuxième moment – je parlerai après de la question centrale entre les deux amis, à savoir la double allégeance du cardinal Aron Jean-Marie Lustiger – dans l'émission et au-delà de l'émission, dans leur dialogue de vingt-cinq ans, est lorsque ce dernier demanda avec force que les juifs arrêtent de prendre les chrétiens pour des goïm, autrement dit des idolâtres, et qu'ils les reconnaissent enfin comme des croyants du Dieu unique. Ce fut un moment extraordinaire. Elie abonda bien sûr dans ce sens. Revenons au moment où à partir de La nuit, le père Lustiger dit d'Elie Wiesel qu'« il est l'un des très grands théologiens de notre siècle ». Ce n'est pas rien de la part d'un cardinal que de dire cela d'un écrivain juif. Dans un texte publié au même moment aux Etats-Unis, dans la revue Amerika, il approfondit son propre dire :

« Ce propos peut surprendre. Lui-même refuse ce titre. Il se dérobe à toute discussion « théologique » au sens où l'entendent le plus souvent ceux qui se disent « théologiens ». Bien plus, Elie Wiesel ne cesse de nous dire qu'il n'existe pas de « théologie juive » à proprement parler. Elie Wiesel coupe court avec l'idée d'être un théologien qui produit de la théologie. […] Mais il est une autre façon de concevoir le théologien : celui à qui Dieu parle et qui parle à Dieu et en fait le récit[15]. »

Jean-Marie Lustiger dit ces choses avec force, précisant dans son propos que l'auteur de La nuit n'est pas un théologien de la « mort de Dieu » certes. Je mettrai volontiers en parallèle avec le long texte du cardinal, ce passage du Talmud de Babylone, au traité Baba Bathra [126 b] : « Rabbi Jo'hanan a dit : depuis la destruction du Temple, l'inspiration s'est retirée des prophètes et a été donnée aux fous et aux enfants. » C'est là que l'on peut ajouter : aux poètes aussi, car oui Elie Wiesel fut un poète, et s'il ne fut pas le théologien de la mort de Dieu, je vois en lui celui du silence de Dieu. Avançons ceci : Elie Wiesel est de ceux, fort rares, qui ont pris sur eux l'insoutenable mutité du Dieu d'Israël et des nations, et avec George Steiner osons dire, qu'il est de ces enfants d'Israël qui ont pris sur eux« l'inconcevable culpabilité de l'indifférence, ou de l'absence, ou de l'impuissance de Dieu » Oui, c'est en cela que l'on peut dire qu'Elie Wiesel fut l'un des plus grands théologiens du 20e siècle, même il aurait refusé cet honneur, qui est d'abord une responsabilité. Steiner allait plus loin encore lorsqu'il écrivit , inspiré en cela par Psalm de Paul Celan : « Si dans la Passion du Christ, un être divin, un Fils de Dieu et de l'Homme, est censé être mort pour l'homme, ainsi dans la Shoah, le peuple juif (« Radix, Matrix ») […] peut être vu, compris, comme étant mort pour Dieu, comme ayant pris sur lui l'inconcevable culpabilité de l'indifférence ou de l'absence ou de l'impuissance de Dieu[16]. »

J'ai conservé pour la fin un quatrième moment du dialogue entre les deux amis, mais bien sûr le premier, à savoir l'objet de leur rencontre inaugurale autour du cheminement du père Lustiger et sa façon de se dire juif. D'aucun ici ont pu être témoin de ce jour, où, à la Sorbonne, dans un bureau, Wiesel sortit de ses gonds pour dire à Jean-Marie Lustiger sans ménagement, qu'il ne pouvait pas affirmer comme il le faisait qu'il était un « Juif accompli ». Si devant les caméras de la télévision, Wiesel était plus soft, dans son article du Monde que nous avons cité, il était beaucoup plus radical :

« Le cardinal Lustiger dérange. […] Il dérange des chrétiens extrémistes, parce qu'il se considère encore juif ; il dérange des juifs parce qu'il est devenu chrétien […] C'est le juif en moi qui, face au juif en lui, se découvre triste. […] Il est convaincu, lui, de n'avoir pas quitté son peuple. […] Il aurait raison sur le plan ethnique, mais non au niveau qui est le sien, le nôtre, celui de la religion – ou de la tradition religieuse. […]

Je maintiens à croire que, pour un juif, le salut n'est possible qu'à l'intérieur de sa judaïté. Le judaïsme est pour le juif ce que le christianisme est pour le chrétien : la meilleure, sinon la seule manière possible d'atteindre une vérité qui lui est destinée. »

Pour ma part, je retiens surtout la parole qu'il dit lors du dialogue télévisé : « Je ne pense pas que le juif doive se convertir pour s'accomplir. »

Voilà. Tout est dit ou rien n'est dit du dialogue de ces deux témoins éminents du 20e siècle, deux hommes dont la mère est morte à Auschwitz-Birkenau et qui ont œuvré chacun selon sa spécificité au rapprochement entre les peuples, entre les religions et en particulier entre juifs et chrétiens.

****

Voici pour finir un épisode crucial, destinal,dont Wiesel parla rarement et rarement avec cette force ou cette violence, tant cela lui coûtait. Nous sommes à New York University en 1978, à la fin d'un cours d'Elie. Il raconta à ses étudiants que le jour de la libération de Buchenwald, le 11 avril 1945, les juifs religieux avaient formé des minyanim, c'est à dire des groupes de dix hommes, pour réciter le Kaddish, qui est tout à la fois la prière par excellence de sanctification du Nom divin et celle prononcée en mémoire des disparus, la prière que beaucoup comparent avec raison au Notre Père.Voici le récit qu'en fit Arthur Kurzweil dans un journal juif américain[17] :

Maintenant Wiesel regarde intensément sa classe : «Et je dirai ceci à chacun ; je le dirai en public ; je le dirai même face au Sefer Torah : Dieu ne méritait pas ce Kaddish. »

Cela est un enseignement abyssal, qui dit l'infini du désespoir d'un homme dont le cœur, dont la foi sont à jamais brisés à n'en pouvoir

hurler, à n'en pouvoir se taire. Et c'est à Wiesel que nous devons cette manière de saisir l'insaisissable, de dire l'indicible. Cet enseignement rédime selon nous nombre de ses jugements définitifs parfois malheureux. Voilà ce que le cardinal Lustiger avait compris, ce qu'avait vu JB Metz de si bonne heure avec une acuité qui ne peut que nous saisir ou au contraire nous dessaisir de nos jugements intempestifs, de nos bonnes consciences religieuses, de nos « consolations qui ne coûtent rien et de [nos] compassions sans douleur[18] ».

Dans son livre ***Paroles d'étrangers***, Wiesel écrit ceci, qui devrait nous contraindre à nous positionner comme croyants – au risque de désespérer de toute prière. C'est encore une histoire, mais Elie était un conteur né qui pouvait vous entraîner jusqu'au bout de la nuit à vous raconter des histoires à vous émouvoir, à vous faire pleurer ou à vous faire danser – parfois...

« Voici une histoire, celle d'un homme pieux et dévot qui trébuche dans ses prières. Jour après jour, en arrivant au passage d'Ahava rabbaa havtanu (car tu nous as aimés d'un grand amour), il s'arrête. Il étouffe. Rien ne sort de sa bouche. Chaque mot devient un obstacle. »

Plus loin, il ajoute à propos de la liturgie :

« Insatisfaisante dans l'ensemble. Les prières à notre disposition semblent inadéquates. Comment un homme peut-il au siècle d'Auschwitz et de Majdanek, affirmer et confirmer la grandeur, la justice, la grâce de notre père au ciel ? […] « Un grand amour », et Auschwitz ? « Une immense compassion », et Belsen ? Mais comment le fidèle peut-il réciter ces mots sans les faire mentir ? Sans les faire blasphémer[19] ? »

Il n'y a rien à ajouter sinon un poème, l'un des deux ou trois les plus saisissants, de Celan. TENEBRAE est probablement avec PSALM son poème le plus théologique, le plus marqué par l'anathéïsme dont parle Jean-Luc Marion, mais partant, le plus tragique aussi par l'inversion totale des catégories.

Nous sommes tout près, Seigneur,
Tout près et saisissables.
Déjà happés, Seigneur,
Cramponnés l'un et l'autre, comme si
Le corps de chacun d'entre nous était
ton corps, Seigneur.
Prie, Seigneur,
Adresse-nous ta prière,
Nous sommes tout près[20].

Mais nous posons à notre tour la question : mais n'est-ce pas déjà trop tard ? Ce que nous dit ici Paul Celan c'est qu'un vertige, un gouffre théologique s'est ouvert avec la Shoah : ce n'est plus à nous à prier Dieu, mais à lui à nous adresser sa prière et d'ailleurs nous sommes proches de la pensée de Steiner, de celle de Wiesel, même s'il ne le dit pas comme tel. Il y a une inversion des genres pourrait-on dire entre le genre humain et le genre divin, il y a substitution de l'un à l'autre.

Que signifie finalement ce poème, dans une vision théologique et il me semble difficile de l'aborder complètement coupé de cette dimension ? Quand nous employons le terme théologique, il s'agirait plutôt de celui d'anathéologie sur le modèle de Marion, terme barbare qui, en plus d'être un néologisme, serait aussi un paradoxe total. Rattachons pourtant le poème à la vision wiesélienne du Messie. Il faut croire que le peuple juif a pris sur lui les attributs du Serviteur souffrant, qui ont tant servi la théologie chrétienne. Mais ici, c'est le peuple juif qui se fait Messie.

Je veux voir ici le sens - ou l'un des sens possibles - du midrash qui court d'un bout à l'autre de l'histoire du peuple juif. Comprendre ainsi Celan à travers Wiesel et à travers Steiner, est voir le peuple juif « comme ayant pris sur lui l'inconcevable culpabilité de l'indifférence ou de l'absence ou de l'impuissance de Dieu » (Steiner). Être le Serviteur souffrant c'est cela justement. Nous avons donc un Serviteur souffrant choisi par Dieu, ou qui se choisit lui-même, pour être Messie, pour être le Messie. Lui seul en tant que peuple, en sa double qualité théologique et messianique, peut dire sans faire rire :

Prie, Seigneur,
Adresse-nous ta prière,
Nous sommes tout près.

La réponse d'Elie Wiesel à cet anathéïsme, à ce non-sens, à cette folie de l'histoire et de la disparition de tout divin à l'horizon de l'homme, à ce trauma inguérissable, qu'il nous a transmis, transfusé, inoculé, c'est quoi alors ? Le chant.

1/ Bloc-notes du 29 mai 1963, Point, Seuil, 1993.

2/ Le Mal et l'exil dix ans après, Paris, Nouvelle Cité, 1999, p.151.Tanakh est l'acronyme des trois grands parties de la Bible hébraïque : Torah, Néviim (les Prophètes) et Kétouvim (les Ecrits).

3/ Paris, Seuil, 1977, p.

4/ Emmanuel Levinas, « Le scandale du mal », in Les Nouveaux Cahiers, n° 85, été 1985, p.15-17. Cité par nous in Entretiens avec Emmanuel Levinas, Paris, biblio essais, Livre de Poche, LGF, 2010, p. 152.

5/ Préface à la première édition de La nuit (1960), devenue l'avant-propos dans la dernière édition, éditions de Minuit, poche, 2008.

6/ Concilium, n°195, " Le Judaïsme après Auschwitz ", 1984.

7/ « Le scandale du mal » in Les Nouveaux cahiers, Paris, n°85, été 1985, p. 15-17.

8/ Op. cit. p. 127-128.

9/ Paris, Nouvelle Cité, 1988, augmenté en 1999 sous le titre Le Mal et l'exil, dix ans après.

10/ Ibid. p 165-166.

11/ Le Mal et l'exil, op. cit.

12/ Arno Münster (dir.), La Différence comme non-indifférence. Éthique et altérité chez E. Levinas, « Emmanuel Levinas : Visage et violence première », entretien avec H.J. Lenger, p. 129-143 (trad. A. Münster), Kimé, 1995.

13/ ***Humanisme de l'autre homme***, Livre de Poche, LGF, p. 46.

14/ La nuit, Poche « double », Minuit, 2008.

15/ « Le Carmel d'Auschwitz. Les pièces majeures du dossier » in « Les Grands Textes de la Documentation Catholique n°1991, 1er octobre 1989, Bayard-Presse, p. 27-29.

16/ In Œuvres, « La longue vie de la métaphore. Une approche de la Shoah », trad. de l'anglais par Marie Moscovoci, Quarto, Gallimard, 2013, p. 472.

17/ Hadassah Magazine, déc. 1978, traduit par Yvonne Lévy, in Information Juive, février 1979.

18/ Emmanuel Levinas, Noms propres, LGF, « biblio essais », p. 21.

19/ Paroles d'étranger, Seuil, 1982, p. 166-189.

20/ Choix de poèmes, traduction de l'allemand par Jean-Paul Lefebvre, édition bilingue, Poésie, Gallimard, 1997, p.134-135.

LA GRANDE
EPICERIE PARIS

ÔDE À LA GOURMANDISE

De Rive Gauche à Rive Droite il n'y a qu'un pas.... Depuis plus d'un an, La Grande Epicerie de Paris s'est installée rue de Passy au plus grand bonheur des habitants du 16ème. Reconnaissable parmi les immeubles parisiens, sa façade végétale nous invite à entrer et découvrir une sélection variée et surprenante de produits. Depuis quelques mois, La Grande Epicerie de Paris est ouverte les dimanches, de 9h à 12h45.

Une attention toute particulière est portée sur la qualité des produits. La créativité des Chefs de La Grande Epicerie prend tout son sens lorsqu'on prend le temps de regarder les vitrines des stands pâtisserie ou encore boulangerie.

Au fil de l'année, nous avons pu découvrir des thématiques saisissantes permettant de mettre en lumière des marques jeunes, exclusives et inattendues. Une invitation au voyage : sur les côtes de Los Angeles en passant par les terres d'Italie, La Grande Epicerie de Paris nous inspire.

De nombreux comptoirs de restauration se sont installés parmi les rayons du premier étage pour notre plus grand plaisir. Il est désormais possible de faire une pause au Café Coutume, partir en Asie à la pause déjeuner avec des spécialités authentiques du comptoir Tafa ou encore épater vos convives avec des produits Petrossian.

Dernièrement, le restaurant Caterina, mené par le Chef Nicola Iovine a pris ses quartiers au dernier étage du magasin. La cuisine traditionnelle napolitaine y est mise à l'honneur, prônant qualité et authenticité tout en transmettant le savoir-faire des recettes d'antan. Au menu, midi et soir, retrouvez un assortiment d'antipasti, des pizzas signatures ou encore une burrata importée tout droit d'Italie.

Mais ce n'est pas tout, du 3 au 30 juin, découvrez les offres exceptionnelles de La Grande Epicerie de Paris, 80 rue de Passy. Rendez-vous sur les comptoirs et au fil des rayons pour découvrir une large sélection de produits frais, d'épicerie, et de cave, à prix exceptionnels !

A chaque mois son actualité au 80 rue de Passy !

La Grande Epicerie de Paris
80 Rue de Passy, 01 44 14 38 00.
Ouvert du lundi au samedi de 8h30 à 21h, et le dimanche de 9h à 12h45.

Restaurant Caterina
Ouvert du lundi au samedi de 12h à 15h et de 19h à 23h
Réservations au 01 44 14 38 70

ACHAT EN LIGNE 24 H SUR 24 SUR LAGRANDEEPICERIE.COM
LA GRANDE EPICERIE DE PARIS
@LAGRANDEEPICERIE
@GRANDEEPICERIE

Les Juifs de Roumanie

par Léon Borocin

Les Juifs de Roumanie représentent une vieille communauté. On a trouvé des traces d'une présence juive, par exemple des pierres funéraires, datant du temps de la conquête romaine - 2ème siècle de notre ère - de Dacia (pays des Dacs), conquête qui a donné naissance au peuple roumain. Plusieurs siècles plus tard on trouve des communautés juives à Galati et Tecuci. On parle aussi d'une tribu guerrière juive (probablement des Karaïtes de Crimée) qui avait pénétré la région autour de la Mer Noire.

Avec la création des Principautés Roumaines (Moldavie et Valachie), on trouve des Juifs en Moldavie vers 1330 à Cetatea Alba, vers les bouches du Dniester (Nistru en roumain) et plus tard en 1550 en Valachie. Dès la seconde moitié du 15ème siècle, le territoire des Principautés devient un endroit de refuge pour les Juifs expulsés de Hongrie et de Pologne.

Vers le début du 16ème siècle, les deux Principautés deviennent vassales de l'Empire Ottoman. Des Sépharadim vivant à Istanbul migrent vers la Valachie, tandis que des Juifs de Pologne s'établissent en Moldavie. Les relations entre la population locale et les Juifs se dégradent et souvent les Voievods (princes locaux) persécutent les Juifs sous différents prétextes. Au fur et à mesure que la pression économique Ottomane augmente, les Voievods commencent à avoir des difficultés financières, n'arrivent plus à payer leurs dettes et comme par hasard, la population se retourne contre les Juifs. Dans certains cas les princes au pouvoir ont exécutés leurs créditeurs juifs.

Il faut mentionner aussi plusieurs accusations de meurtre rituel. Dans certains cas des Juifs arrêtés ont été remis en liberté après enquête, mais il ya eu aussi des cas où des innocents ont été mis à mort.

Les guerres russo-turques (18ème-19ème siècle) ont été une période très difficile pour les Juifs des Principautés, des massacres et des pillages ayant été perpétrés par les deux parties auxquelles s'associaient souvent les populations locales.

En 1812, la Russie a annexé la partie Est de la Moldavie (nommée Bassarabie), où vivait une importante communauté juive.

En Transylvanie, qui faisait partie de l'empire des Habsbourg, les réformes imposées par l'empereur Joseph II ont permis aux Juifs de s'établir dans les villes dépendant directement de la Couronne Hongroise.

Le 19ème siècle

Vers 1825, la population juive de la Valachie (en grande majorité sépharade) était estimée entre 5.000 et 10.000 âmes, dont la plupart à Bucarest. En même temps environ 12.000 Juifs vivaient en Moldavie. La guerre d'indépendance des Grecs et la révolte de la Valachie en 1821 contre l'Empire Ottoman, ainsi que l'occupation des Principautés par les troupes grecques, ont donné lieu à des pogroms surtout en Moldavie.

Après le Traité d'Adrianopol (1829) qui a ouvert aux Principautés Roumaines l'accès au commerce extérieur, la Moldavie est devenue une cible pour l'immigration des Juifs Ashkénazes persécutés en Russie et en Galicie. En 1859 a lieu l'union des deux principautés,sous le nom des Principautés Unies. A ce moment, le nombre des Juifs dans les Principautés était d'environ195.000 (12% de la population du pays).

Il faut noter que les chiffres que nous citons pour cette époque sont très approximatifs, différentes sources indiquant des chiffres très différents.

Après avoir fait venir un prince allemand de la famille Hohenzollern-Sigmaringen, les Principautés Unies prennent le nom de Roumanie, qui devient un royaume en 1866 et gagne son indépendance en 1877.

Pendant toute cette période règne en Roumanie un profond antisémitisme. Les Juifs sont considérés comme étrangers, un grand nombre de professions leur sont interdites. Les puissances européennes (France, Allemagne, Royaume Uni) ainsi que les Etats-Unis exercent des pressions sur les gouvernements roumains de l'époque, mais sans aucun résultat. Lors de son accession à l'indépendance la Roumanie avait modifié sous la pression internationale l'article 7 de la constitution adoptée en 1866. Cet article prévoyait initialement que la citoyenneté roumaine était accessible uniquement aux étrangers de rite chrétien, ce qui excluait les juifs et les musulmans. Néanmoins, la naturalisation des Juifs fut très lente jusqu'en 1918.

Vers la fin du 19ème siècle,se développe en Europe de l'Est le mouvement Hovevei-Zion, et les fondateurs de deux des premières colonies juives en Eretz Israel (Rosh-Pina et Rishon-le-Tzion) viennent de Moïnesti, un shtetl de Moldavie, et de Galatzi (ville au bord de la Danube).

Des actes d'antisémitisme (souvent violents) et de discrimination sont faits courants pendant tout le 19ème siècle.

Comme il leur était interdit d'acquérir des terres et des immeubles, les Juifs s'étaient spécialisés dans l'artisanat, le commerce et le crédit.

La fin de la première guerre mondiale crée une nouvelle situation pour la Roumanie et aussi pour sa communauté juive. En effet, le "Vieux Royaume" récupère des territoires à l'ouest, au nord et à l'est (territoires dont la population est majoritairement - ou en très grande partie - d'origine roumaine) et devient ainsi ce qu'on appelait la ''Grande Roumanie". Ces territoires comptent aussi une importante population juive. Les traités de paix signés par la Roumanie après la guerre de 1916-1918 (la Roumanie est entrée en guerre en 1916 du côté des puissances alliées : France, Royaume Uni, USA et Russie) l'obligent en revanche a accorder la citoyenneté roumaine à tous les habitants des nouveaux territoires, Juifs compris.

Le nombre total des Juifs dans la ''Grande Roumanie" sera d'environ 750 000. Ce nombre se décompose de la manière suivante :

1. Environ 264 000 habitant le ''Vieux Royaume".

2. En Transylvanie (à l'ouest et nord-ouest du pays), environ 193 000 personnes parlant surtout le hongrois, mais aussi le yidish. Dans

cette région ayant fait partie de l'empire austro-hongrois, les juifs avaient bénéficié de droits politiques depuis 1867.

3. Au nord des Carpates, en Bucovine ayant fait partie elle aussi de l'empire austro-hongrois, environ 93 000 personnes, souvent de langue et culture allemande, même si le yidish était pratiqué par la plupart.

Située dans le nord des Carpates, cette région a vu la naissance du Hassidisme.

4. La quatrième région réunie en 1918 à la Grande Roumanie était la Bessarabie ou Moldavie Orientale. Une grande partie de cette région forme aujourd'hui la République de Moldavie. En 1930 les Juifs de Bessarabie comptaient environ 207 000 âmes. La langue parlée était surtout le Yidish.

Les Juifs de Bessarabie avaient subi les lois discriminatoires du régime tsariste ainsi que des pogroms, comme celui de Kichinev (Chisinau en roumain) en 1903. Le poet Haim Nachman Bialik a écrit à ce sujet un poème bien connu (בעיר ההרֵגה – ''Dans la ville du massacre").

Entre les deux guerres mondiales

L'intégration des Juifs dans la société roumaine à partir de 1919 coïncide avec l'adoption du suffrage universel et une réforme agraire massive. L'électorat majoritairement illettré était réceptif aux thèses de l'extrême droite nationaliste, qui soutenait que les Juifs avaient pris une part inquiétante dans l'économie roumaine, qu'ils contrôlaient en exploitant le peuple roumain.

La propagande nationaliste considère en même temps que les juifs propagent le communisme et identifie le « péril bolchévique » avec les Juifs. Les Juifs sont décrits comme agents de l'étranger, qui parlent hongrois en Transylvanie, allemand en Bukovine, russe en Bessarabie.

En milieu urbain et surtout en milieu universitaire, l'antisémitisme se propage partout. Des mouvements nationalistes antisémites se développent come le Parti National Chrétien (les Chemises Bleues). Une scission produite en 1927 donna naissance à la Garde de Fer (les Chemises Vertes). Leur idéologie était basée sur la foi chrétienne orthodoxe et sur la volonté d'expulser les Juifs.

Le Statut des Juifs et la dictature d'Antonescu

En 1938, le roi Carol II supprime la Constitution de 1923 et la remplace par une nouvelle

Constitution qui met l'accent sur l'unité et la pureté de la race roumaine. Le 9 août 1940 est édicté le Statut des Juifs, inspiré des lois raciales de Nuremberg (en France, le premier Statut des Juifs a été promulgué par le Gouvernement de Vichy le 3 octobre 1940).

Suite au pacte Molotov-Ribbentrop la Roumanie perd entre juin et septembre 1940 un tiers de son territoire et presque un quart de sa population en faveur de l'Union Soviétique (la Bessarabie et le nord de la Bukovine), de la Hongrie (la Transylvanie du Nord) et de la Bulgarie (un petit territoire, la Dobroudja du Sud).

Le 6 septembre 1940, le roi Carol II est forcé d'abdiquer en faveur de son fils Michel (Mihaï) âgé de 19 ans. En réalité, le pouvoir passe entre les mains du général Ion Antonescu, qui suspend la Constitution de 1938 et se proclame Conducator (Führer). Au début, la Garde de Fer participe au gouvernement. La Roumanie adhère à l'axe Berlin – Rome et des troupes allemandes stationnent en Roumanie et instruisent l'armée roumaine.

Les premières victimes de cette politique sont les Juifs. La politique anti-juive du pouvoir reçoit l'appui de la majorité de la population. Les actes antisémites sont de plus en plus nombreux. Quand en janvier 1941, la Garde de Fer essaie de renverser Antonescu, une de ses premières actions est un pogrom à Bucarest. Environ 120 juifs sont raflés (parfois dans des synagogues pendant la prière), amenés dans une forêt en dehors de la ville pour y être fusillés, quand ils ne sont pas tués dans la rue. Une vingtaine de synagogues ont subi des dégâts importants. Une des deux synagogues "espagnoles" (sépharades) est incendiée. Elle n'a jamais était reconstruite.

Le gouvernement d'Antonescu a mené dans cette période une politique très poussée de paupérisation des Juifs et de "roumanisation" de leurs biens.

Il ne faut pas oublier le fait que les Juifs, qui n'avaient pas le droit de posséder des terres, travaillaient surtout (48,3% d'entre eux) dans le commerce et le crédit et 32,8% des Juifs étaient actifs dans l'industrie et l'artisanat.

Les raisons du succès de l'extrême droite étaient justement non seulement l'antisémitisme classique de l'église chrétienne orthodoxe, mai aussi et surtout le sentiment (très exagéré) que les Juifs détenaient le pouvoir économique. L'idée de base était que les Juifs s'étaient enrichis sur le dos du pays. Une autre accusation était que la population juive avait accueilli favorablement l'armée soviétique quand celle-ci était entrée en Bessarabie.

Une série de lois anti-juives sont promulguées, nationalisant des biens industriels, des immeubles, etc.. L'accès des écoles publiques est interdit aux élèves juifs, ainsi que la présence des acteurs juifs sur les scènes roumaines, la possession d'appareils radio et de téléphones, etc.

Suite à la perte par la Roumanie de la Bessarabie, du nord de la Bukovine et du nord de la Transylvanie, le nombre de Juifs avait baissé à environ 300 000 personnes.

La Shoah en Roumanie
Le pogrom de Jassy

Le 22 juin 1941, l'Allemagne attaque l'Union Soviétique. La Roumanie entre en guerre à côté de l'Allemagne, pour récupérer la Bessarabie et le Bukovine du Nord, qu'elle a dû céder une année auparavant, suite au pacte Ribbentrop Molotov. Une semaine après le déclenchement de la guerre, a lieu le pogrom de Iasi (ma ville natale), le premier grand pogrom de la deuxième guerre mondiale.

Iasi (prononcer Yashi), Jassy en français (ou en allemand), Yosen yidish, grande ville universitaire, important centre culturel, avait à l'époque environ 100 000 habitants, dont un peu plus de la moitié étaient Juifs. A la fin du 19ème siècle, c'est à Iasi qu'est créé le premier théâtre professionnel juif du monde, par Abraham Goldfaden.

Le 29 et le 30 juin 1941, l'armée et la police roumaine ont arrêté des milliers de juifs (en grande majorité – des hommes) et les ont amené au siège de la Préfecture de Police.

Un très grand nombre de civils ont aidé les militaires à identifier les Juifs, ont indiqué les adresses où habitaient des Juifs et ont souvent pillé leurs habitations. Beaucoup de Juifs ont été tués en chemin, par l'armée, la police et souvent par des civils.

A l'entrée de la Préfecture, les Juifs étaient battus et souvent tués. En une journée environ 5000 personnes ont été tués dans les rues, les maisons et surtout dans la cour de la Préfecture de Police. Les survivants ont été amenés à la gare et entassés dans deux trains, en wagons à bestiaux scellés (les trains de la mort).

Le premier train avait comme destination Podu-Iloaei (à une demi-heure de Jassy). Il a mis huit heures sous la canicule. L'autre train avait comme destination un camp de concentration situé à Calarasi-Ialomitza où il arriva une semaine plus tard. La plupart des Juifs sont morts de faim, de soif et par asphyxie. Le communiqué officiel a parlé de 500 judéo-communistes qui ''avaient tiré des coups de feu sur des militaires roumains et allemands".

Le nombre total de Juifs massacrés à Jassy est estimé à environ 12 000. Le nombre exact n'a jamais pu être établi.

La Shoah en Roumanie.
Les massacres des Juifs de Bessarabie, de Bucovine et de Transnistrie.

Le maréchal Antonescu (après l'entrée de la Roumanie en guerre à côté de l'Allemagne, le général Antonescu est devenu maréchal), avait introduit un slogan : ''Curatirea Românei de jidani" (La Roumanie nettoyée des youpins). L'avance des troupes roumaines et allemandes en Bessarabie et en Bucovine a eu comme conséquences immédiates des massacres et des déportations de Juifs.

A Cernauti (Czernovitz) 2 000 Juifs massacrés le jour de l'occupation de la ville, à Chisinau (Kichinev) 10 000, sans compter ceux habitant des petites villes, des shtetls.

Après avoir été réunis dans des camps provisoires, la plupart des survivants furent déportés en Transnistrie, territoire entre le Dniestr (Nistru) et le Boug, se trouvant sous contrôle roumain. Les départs se faisaient dans des conditions inhumaines en convois de 1600 personnes, vieillards et enfants compris, parcourant trente kilomètres par jours à pied pendant de nombreuses journées. Les morts étaient enterrés dans des fosses communes d'environ 100 personnes.

Nombreux ont été ceux qui après être arrivés en Transnistrie, sont morts de froid, de faim ou de maladies.

Entre 1941 et 1944, sur environ 180 000 Juifs déportés en Transnistrie, près de la moitié (87 000) perdirent leurs vies. Les troupes allemandes et surtout roumaines sont responsables aussi de la disparition de près de 175 000 Juifs ukrainiens qui habitaient la Transnistrie avant la guerre. En Transnistrie furent déportés aussi 26 000 tziganes nomades de Roumanie dont seulement 1 500 étaient encore en vie à la fin de la guerre.

La déportation des Juifs roumains vers la Pologne (un accord en ce sens avait été conclu entre les Allemands et Radu Lecca - Commissaire aux affaires juives, en juillet 1942) a été évitée. Parmi ceux qui intervinrent auprès du Maréchal et du vice-premier ministre Mihai Antonescu (aucun lien de parenté entre les deux) à la demande du Grand Rabbin Alexandre Safran et de Wilhelm Filderman (ancien Président de la Fédération des Communautés Juives) il faut citer le métropolite Balan de Transylvanie (connu comme antisémite notoire) et Monseigneur Andrea Cassulo (nonce apostolique). Pendant cette période, le maréchal Antonescu commençait à avoir des doutes concernant la victoire de l'Allemagne…

Le bilan de la Shoah en Roumanie

A la veille de la guerre il y avait en Roumanie (Transylvanie du Nord non comprise) 607.790 Juifs, 264.000 sont morts. On n'a pas d'informations exactes sur le nombre des Juifs de Bessarabie et de Bucovine du Nord qui sont partis avec les troupes soviétiques pour ne pas se retrouver sous domination allemande ou roumaine.

En Transylvanie du Nord (sous domination hongroise) sur environ 151.000 Juifs environ131.000 ont été déportés à Auschwitz. Plus de 110.000 ont été exterminés.

Raul Hilberg, le grand spécialiste américain de la Shoah a écrit au sujet de la Roumanie : « Aucun pays, Allemagne exceptée, ne participa aussi massivement au massacre des Juifs ».

Pourtant (et là je cite Carol Iancu, professeur émérite à l'Université de Montpellier et spécialiste de l'Histoire des Juifs en Roumanie), « dans aucun pays d'Europe dominé par les nazis, le nombre des survivants - 355.972 d'après une statistique de la fin de la guerre - ne fut aussi élevé qu'en Roumanie».

En Roumanie, les Juifs ont survécu d'abord et surtout grâce à leur propre lutte menée et animée par leurs dirigeants, mais aussi parce qu'il y avait dans le pays un courant qui s'opposait aux pogroms et aux massacres. Des représentants de ce courant ont aussi intercédés auprès du dictateur Antonescu et obtenu d'abord l'ajournement et finalement l'annulation des déportations vers les camps d'extermination en Pologne. Parmi les intervenants : la reine–mère Elena (mère du roi Mihai, qui a été nommée par Yad Vashem, Juste parmi les Nations), des leaders du Parti National Paysan, du Parti National-Libéral (ces deux partis n'avait pas d'existence légale, mais leurs leaders gardaient encore une certaine influence).

Des personnalités étrangères comme les représentants à Bucarest du Vatican, de la Suisse, de la Suède, de la Turquie, de la Croix Rouge Internationale sont aussi intervenus (souvent à l'insistance du Grand Rabbin Safran), mais ce qui a certainement influencé le plus le maréchal Antonescu et ses ministres, a été la victoire de l'Armée Rouge à Stalingrad et les perspectives qu'elle ouvrait.

Organisation de la vie communautaire pendant la guerre

Le gouvernement Antonescu avait décidé en octobre 1941 de confier la gestion des affaires

juives à Radu Lecca, un homme d'affaires ayant des liens avec l'establishment hitlérien. La Fédération des Unions des Communautés Juives (dirigée par le docteur Wilhelm Filderman) est supprimée et remplacée par la Centrale des Juifs, dotée de 4000 fonctionnaires (tous Juifs), avec des représentants dans tous les départements du pays. Par l'intermédiaire des communautés locales, la Centrale collectait des fonds qui étaient répartis ensuite entre ces communautés.

Les communautés assuraient le fonctionnement des écoles juives, payaient les rabbins et aidaient les pauvres. En profitant de la corruption des fonctionnaires de l'Etat, les communautés essayaient de satisfaire les besoins matériels et spirituels de leurs administrés et payaient les salaires des rabbins, de shohatim, etc. Par ailleurs, elles soudoyaient des fonctionnaires de l'Etat et des collectivités locales.

La Centrale s'occupait aussi d'organiser les départs (illégaux) vers la Palestine du mandat britannique. Jusqu'en août 1944, des bateaux sont partis du port roumain de Constantza vers Eretz Israel, dont deux ou trois ont été coulés (par les Soviétiques ? par les Allemands ?) en Mer Noire.

Les caisses de la Centrale étaient alimentées par les cotisations des riches ou des classes moyennes juives. La Centrale a dû verser des milliards de lei de l'époque pour l'armée, l'Etat ou des patronages.

En revanche, ce qui est effroyable c'est la contribution de beaucoup d'intellectuels roumains de premier rang, à la naissance d'un climat de haine et d'exclusion envers la communauté juive.

La ''démocratie populaire"

Le roi Michel, avec le soutien des représentants des ''partis historiques" a renversé les alliances de de la Roumanie en août 1944 et l'armée roumaine a retourné ces armes contre la Wehrmacht, Ce n'était pas trop tôt, l'Armée Rouge était à quelque kilomètres de Jassy. La Roumanie se retrouvait du bon côté moyennant quoi elle a pu récupérer le Nord de la Transylvanie (mais l'armée a dû à nouveau verser du sang). Le Maréchal Ion Antonescu et les membres de son gouvernement ont été arrêtés et jugés. Antonescu et trois de ses proches ministres ont été fusillés, les autres allaient passer un bon nombre d'années en prison, certains y sont morts. Petit à petit, d'autres hommes politiques (qui n'avaient pas forcément coopéré avec le régime d'Antonescu) sont arrêtés et envoyés en prison. Pour les détenus politiques le régime est beaucoup plus dur que pour ceux de droit commun.

Le roi Michel est forcé à abdiquer et à quitter le pays le 30 décembre 1947. La Roumanie devient une « République Populaire ». Le parti Communiste Roumain et le Parti Social-Démocrate fusionnent et forment le Parti Ouvrier Roumain.

Et les Juifs ?

Eh bien, Il y a des nouvelles pour eux aussi. La''Centrale des Juifs" est dissoute. La vieille Fédération des Communautés Juives reprend la place qu'elle avait avant la guerre. En même temps, un organisme politique nouveau est fondé en juin 1945, le Comité Démocratique Juif, d'inspiration communiste.

Le Grand Rabbin Alexandre Safran est poussé à quitter le pays en 1947 et part à Genève où il deviendra Grand Rabbin de la communauté locale et où il enseignera à l'Université. Il sera remplacé à Bucarest par le Grand Rabbin Moses Rosen, qui bénéficie un peu plus de la confiance du régime.Les vieux partis juifs (le Parti National Juif et l'Union des Juifs Roumains) sont dissouts.

Entre temps, en 1948 est créé l'Etat d'Israël et les Juifs qui déjà avant (entre 1945 et 1947) essayaient d'y aller de manière illégale souhaitent le faire maintenant en toute légalité. Mais si l'entrée en Israël est libre, la sortie de Roumanie ne l'est pas.

L'Organisation Sioniste est dissoute ainsi que ses différents partis et organisations de jeunesse et toute activité sioniste est interdite. Par la suite, la plupart des dirigeants seront arrêtés.

Le régime roumain (comme ses voisins) se durcit de plus en plus.L'immigration vers Israël s'arrête en 1952.

Certains Juifs étaient membres du Parti Communiste Roumain quand celui-ci était encore illégal. Parmi eux, Anna Pauker (ancienne activiste de l'Internationale Communiste), fille de Shohet ou Iosif Chisinevski (Kishinevski) ainsi que quelques autres. La population non-juive les accusent d'être à la solde de Moscou.

Anna Pauker ainsi que quelques autres membres du Bureau Politique (Juifs comme non – Juifs) seront limogés plus tard, mais pendant des années, la majorité de la population non-juive sera persuadée que les Juifs avaient instauré le régime communiste en Roumanie.

L'émigration reprendra timidement en 1958 et continuera pendant les années suivantes. Au début il s'agissait d'un troc. Les Israéliens construisirent en Roumanie des installations modernes d'élevage de poulets et de bovins qui exportaient leur production en Occident contre des devises fortes. En échange le gouvernement laissait un certain nombre de Juifs partir en Israël. Il y avait aussi des intermédiaires qui représentaient la Securitate et l'affaire se faisait avec des membres de la famille établis en Occident,directement en dollars.

Après le décès du Premier Secrétaire du PC roumain Gheorghe Gheorghiu-Dej, un nouveau Premier Secrétaire est élu, Nicolae Ceausescu. Celui-ci allait développer le système d'émigration. La République Socialiste Roumaine vendait ses Juifs à Israël, mais aussi ses Allemands (qui vivaient en Transylvanie depuis plus de trois siècles) à l'Allemagne Fédérale, mais aussi des Arméniens à leurs familles établies dans un pays occidental. Les tarifs se négociaient en fonction du niveau d'études de la personne, la situation de famille, etc. Il paraît que Ceausescu disait que ''les meilleurs produits d'exportation de la Roumanie sont les Juifs et les Allemands".

Ceausescu a été renversé et exécuté en 1989. Pendant le quart de siècle où il a dirigé la Roumanie, ce pays n'a jamais rompu ses relations avec l'Etat d'Israël. Sous la direction du Grand Rabbin Moses Rosen (et dû à ses interventions auprès des autorités), la communauté a joui d'une véritable autonomie cultuelle et spirituelle, les synagogues fonctionnait normalement, on trouvait de la viande cacher même dans les périodes de pénurie, etc.

Et maintenant ?

Aujourd'hui la communauté juive de Roumanie représente environ 5000 personnes (on ne connait pas le chiffre exact), en majorité âgées, souvent pauvres. En principe elle va disparaître. Certains membres vont s'assimiler complètement, d'autres quitteront le pays…Que reste-t-il ?

Une attitude favorable du Gouvernement Roumain envers la population juive de Roumanie, ainsi qu'envers l'Etat d'Israël, mais aussi :

1. L'antisémitisme de la grande majorité de la population
2. L'idée fixe que Ion Antonescu a sauvé tous les Juifs de Roumanie.
3. La certitude que ce sont les Juifs qui avaient apporté le communisme en Roumanie (et au monde !)
4. La conviction profonde que les Juifs contrôlent tout dans le monde !

Cette liste n'est pas exhaustive. Vous ne croyez pas ? Apprenez le roumain et allez sur Internet !

Le jour où la France a découvert Jérusalem « pour de vrai »

par Patricia Levy

Il est quelques fausses vérités que seuls les procédés scientifiques et les investigations de terrain peuvent démonter. C'est le cas des idée reçues sur Jérusalem au XIXè siècle : il n'y aurait plus de vestiges de l'architecture juive, seuls subsisteraient des vestiges de la décadence grecque ou romaine.

Voyons ensemble comment Jérusalem est (re)devenue la capitale du judaisme dans l'esprit de la France. Pour cela replaçons nous dans le contexte culturel de l'époque

A partir de 1824 les expéditions se multiplient en Egypte pour découvrir les hiéroglyphes déchiffrés par Jean-François Champollion. Les comptes rendus issus des voyages dans la région provenant de peintres ou scientifiques, traitèrent entre autres de la Palestine et furent reçus avec scepticisme.

En ce siècle de révolution industrielle, la photographie fût inventée en 1839 par Daguerre et Niepce : un procédé recommandé par l'Académie des Sciences pour attester de la réalité. Les premiers à utiliser ce procédé furent de riches voyageurs ou peintres tel que Joseph-Philibert de Prangey Girault qui ramène les toutes premières images « pour de vrai » de Jérusalem en 1844. Ce sont des daguerreotypes, c'est-à-dire des plaques de cuivre photosensibilisées. Ces images ne sont qu'une petite partie de son voyage autour de la Mediterranée et passent presqu'inaperçues. Elles ont été retrouvées en 1920 et leur caractère précurseur n'est apparu qu'alors.

Les polémiques historiques autour de Jérusalem naissent en 1853, lorsque l'archéologue Louis F. Caignart de Saulcy illustra ses investigations dans cette cité par des dessins qui furent jugés comme fantaisistes, notamment car ils remettaient en cause la datation présumée des remparts de Jérusalem et les attribuaient à l'histoire juive.

Enceinte du Temple, face Sud de l'angle Sud-Ouest, Auguste Salzmann, 1854

Auguste Salzmann, peintre issu d'une riche famille alsacienne (protestante ?), prit fait et cause pour Saulcy et se fit missionner par l'Etat français pour « rendre un vrai service à la science » et aller étudier de manière fiable les monuments de Jérusalem. Démarche que la photographie pouvait rendre possible en 1854 grâce à l'évolution technique représentée par le négatif papier, plus maniable que les plaques de cuivre et surtout reproductible (malgré sa fragilité et ses aspects encore parfois flous). Salzmann resta quatre mois à Jérusalem et rapporta environ deux cents clichés.

Ses conclusions, illustrant ses photos donnèrent raison à Saulcy :« Ce qu'on est convenu d'appeler l'enceinte du temple, n'est pas une enceinte, mais bien une construction destinée à soutenir le massif construit par Salomon, pour y élever le temple … La partie la mieux conservée de l'enceinte est, sans contredit, celle appelée Heit-el-Morharby (mur occidental), nom qu'à Jérusalem on donne à un énorme pan de mur salomonien ; les juifs vont y prier et se lamenter le vendredi….. En présence d'un pareil spectacle, on est sous l'influence de bien saisissantes réflexions. Ce peuple disséminé sur toute la terre, ces hommes sans patrie, ces parias éternels n'ont qu'un but, celui de venir se creuser une tombe dans la vallée de Josaphat et de s'y endormir à l'ombre de leur temple. Cette nation proscrite, abandonnée de tous, il ne lui reste que des larmes et un coin de mur pour y pleurer. Et cependant cette race disparue vit ici, à son berceau, aussi vivace, aussi fanatique que jamais. Ses lois, ses institutions, ses mœurs, rien n'a changé, et tout le reste a été emporté comme par le vent. Des nations entières ont disparu, leur langue est oubliée ; et c'est toujours en hébreu que le Juif maudit ses oppresseurs et prie son Dieu. »

Auguste Salzmann, Village de Siloam - Monolithe de forme égyptienne, 1854

Tirées par la plus célèbre imprimerie photographique de l'époque (Blanquart-Evrard) et publiées en album en 1856, les photographies de son voyage furent vendues au prix exorbitant pour l'époque de 1422 Francs et ne connurent pas un franc succès en librairie, car elles apparaissaient comme destinées à des scientifiques.

Paradoxalement, la technique de Salzmann est aujourd'hui reconnue comme parée d'une richesse esthétique beaucoup plus grande que celles de vues archéologiques plus classiques d'époque (Maxime Du Camp ou Louis de Clercq). Grâce à ses qualités de peintre, il compose ses vues de détails architecturaux comme des tableaux. On reconnaît son œil dans sa manière d'utiliser la lumière naturelle pour créer des contrastes forts.

Actuellement l'on peut retrouver l'intégralité de son album original dans les collections de la Bibliothèque Nationale et nombre de ses photos ont été acquises de manière dispersée par les plus grands musées du monde tels que le Met à New York ou le Getty Museum à Los Angeles ou encore le Israël Museum de Jérusalem.

Ce n'est que vers 1865 que la photographie plus « touristique » sur Israel se développe, par l'implantation d'ateliers professionnels dans la région (Krikorian réside en Israel, Bonfils réside au Liban, les frères Zangaki résident en Egypte).

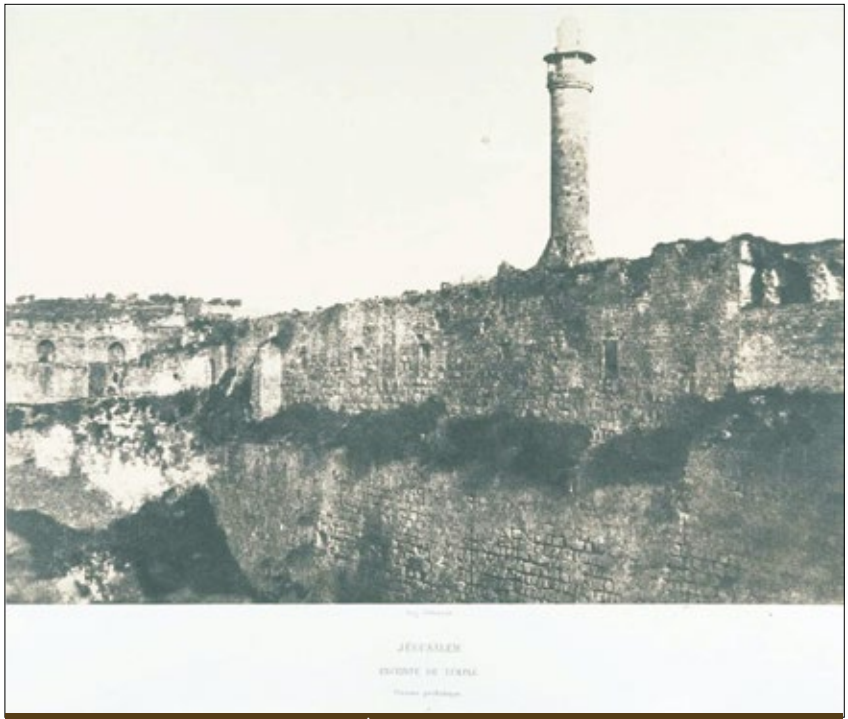
Le photographe le plus prolifique sur la Terre Sainte est sans conteste Felix Bonfils qui proposait ses clichés aux touristes, bien avant que la carte postale n'existe ou même que l'on puisse reproduire en grand nombre les images. En 1877, il publie cinq volumes comportant chacun une quarantaine de photographies soigneusement décrites : « souvenirs d'Orient : album pittoresque des sites, villes et ruines les plus remarquables … ». Pour cette série, Bonfils obtient une médaille à l'exposition universelle de Paris en 1878 et une autre à Bruxelles en 1883. Son travail est répertorié dans les plus grandes bibliothèques du monde entier

De tous temps Jérusalem était une star attirant sur elle les objectifs et ce, bien avant l'invention du flash (env.1890).

Patricia Levy

Sources :

Ouvrage d'Auguste Salzmann : « Jérusalem : étude et reproduction photographique des monuments de la Ville Sainte, depuis l'époque judaique jusqu'à nos jours » Paris, Gide et Baudry, 1856, 2 volumes de planches, 1 volume de texte
http://www.etudes-francaises.net/- / photographie.htm#albums
http://expositions.bnf.fr/veo/photographes/ssindex06.htm
https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8458369z/f46.image
« Tout sur la photo - panorama des mouvements et des chefs-d'œuvre » sous la direction de Juliet Hacking, Flamarion, Paris 2012



Auguste Salzmann, Jérusalem – piscine probatique,1854

par Avidan Kogel

Ces photos de rayonnages vides dans les magasins en URSS me rappellent mon épicerie casher entre Pourim et Pessah.

On devrait vivre à l'heure d'été le jour et à l'heure d'hiver la nuit.

Un poisson d'avril, c'est une farce avec de la carpe.

Si ça se trouve, mon plat préféré, c'est le homard et je ne le saurai jamais…

Un philosémite, c'est un type qui choisit de partir à Tel-Aviv avec ELAL. Un antisémite, c'est le même type, mais à l'arrivée.

Astuce pour réussir votre trajet de 11h en avion avec femme et enfants : faites-vous reclasser en business, mais seul.

Ma femme a annoncé sur Facebook qu'elle attendait un bébé. Ça y est, j'ai une enceinte connectée au domicile.

Je connais un gars, il n'est pas suffisamment pratiquant pour être chomer chabbat, mais suffisamment pour faire toutes ses transgressions avec un chinouy.

Chez vous, la sieste de chabbat commence avant, pendant ou après le birkat hamazone ?

Interprétation…
Halakha : vitesse limitée à 130 km/h
Koula : On a sur qui s'appuyer pour accélérer. Le radar ne se déclenche qu'à 138 km/h
Houmra : on n'est jamais trop prudent… moi, je roule à 110 km/h
Hozer Bitchouva : oui, on est en retard, mais je prends sur moi de rouler à 90…
Yekke : si il y a marqué 130, c'est 130 pas 129, ni 131.
Juif polonais : ils servent un excellent hareng au kilomètres 180.
Leibowitz : le juif qui va sur l'autoroute doit y rouler de façon désintéressée. Il ne doit pas penser ni à la destination ni à l'heure d'arrivée, car ce serait de l'idolâtrie. Il y roule à 130 uniquement par devoir envers son constructeur car telle est la règle, et ainsi elle a été donnée.
Rav français (1) : Pourquoi 130 ? Parce que 130, c'est la guematria de Sinai. 130, c'est le don de la Torah. En roulant à 130, c'est comme s'il était mamach présent au Mont Sinai.
Rav français (2) : la Torah, c'est comme l'autoroute : tu n'as pas besoin de GPS… ni de ta femme [rires !]… pour savoir comment faire et où aller. Si tu suis les indications… c'est pas secret, hein !… c'est écrit devant tes yeux… tu seras sur la bonne route.
Critique biblique : Les 130 km/h datent de l'époque talmudique. Dans les apocryphes de la Mer Morte, on retrouvait déjà une estimation de la vitesse qui était alors exprimée en coudées par halakim.
Juifs du sentier : frérot, quand tu prends l'autoroute… tu prends la Mercedes ou la Porsche ?
Président de communauté : présentez-moi vos factures de péage et d'essence, et on s'arrange pour le CERFA.
Rebbetzin : Mesdames, venez nombreuses à la hafrachathalla de jeudi. Il y aura également une conférence exceptionnelle sur le chalom-voiture.
Massorti : bien sûr qu'on respecte la halakha… regardez ! Aux radars, on roule tous à 130 !
Libéraux : nous on a abandonné les 130, on se retrouve toutes les semaines pour communier ensemble sur une aire d'autoroute.
Nahman de Braslav : L'autoroute est comme un pont étroit. L'essentiel, quand tu roules à 130, c'est de ne jamais avoir peur.
Habad : on va installer au péage un stand de tefilin et faire réciter la Birkat haderekh aux automobilistes.
Braslav : vazy frère, fais tourner le joint… Augmente encore le son… Ouais, t'as raison, c'est vachement plus drôle de rouler en marche arrière !
Mère juive : une route, une shmroute… Tu crois que je vais pas m'inquiéter si tu roules dessus ? Pourquoi tu pars ? Reste avec moi plutôt… Tu sais pourtant que je suis malade…
Haredi : on ne peut prendre cette route que s'il y a un mur de séparation de 90cm entre les 2 voies.

S.A.B Print - VENTE D'ESPACES PUBLICITAIRES
La Régie Publicitaire de Montévidéo 31 recherche
Commercial(e) expérimenté(e)
Contacter : **Pascal KARSENTI**
Tél. : 06 07 52 93 55 - 01 30 25 25 57
Mail : direction@sab-print.com

Le Jardin d'Antoine

57 rue de la pompe - 75016 Paris

Tél. : 01.45.04.29.39

Mémorial de la SHOAH
Musée, Centre de documentation

AVEC LE MÉMORIAL DE LA SHOAH

L'ÉDUCATION DEVIENT UN REMPART CONTRE L'ANTISÉMITISME

Chaque année, le Mémorial de la Shoah accueille plus de 60 000 jeunes afin de leur enseigner les conséquences de l'antisémitisme et du racisme dans l'histoire de la Shoah et des génocides. Grâce à des ateliers pédagogiques sur des thématiques telles que la déconstruction des préjugés et des théories complotistes, à des parcours de mémoire, des voyages d'études à Auschwitz ou encore la formation d'enseignants et de professionnels en contact avec la jeunesse partout en France, nous agissons avec détermination pour permettre aux jeunes de rester vigilants face aux messages de haine et d'intolérance.

Aidez-nous à intensifier nos actions pédagogiques.
Chaque don est déductible fiscalement, à 75% pour l'IFI et 66% pour l'IR.

Pour plus d'informations : **transmettreeteduquer.memorialdelashoah.org**

Mémorial de la Shoah - 17, rue Geoffroy l'Asnier - 75004 PARIS - Fondation reconnue d'utilité publique

h2pening - © Mémorial de la Shoah.